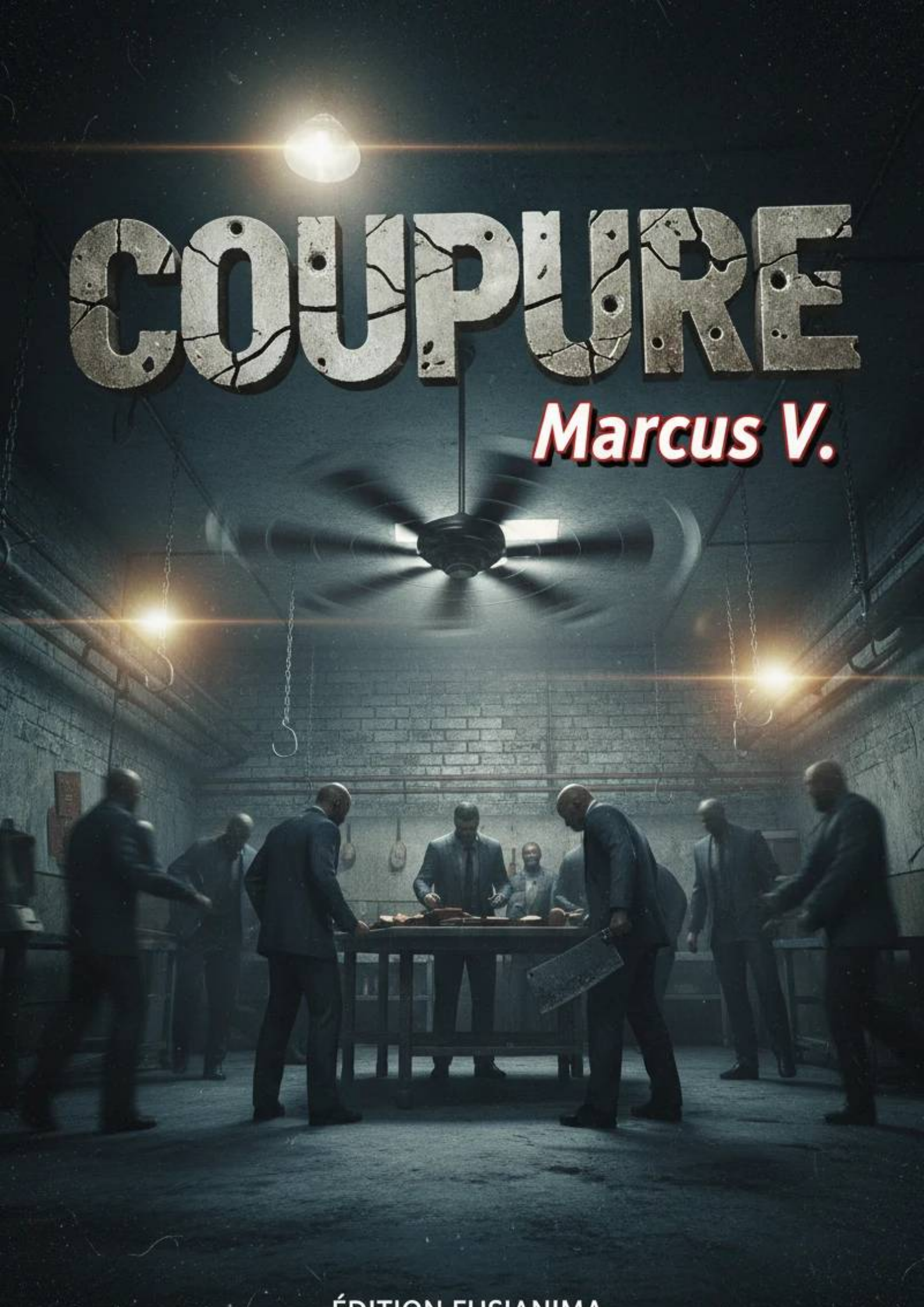


COUPEURE

Marcus V.



Coupure

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Lot Z-4	4
Chapitre 2 : Préparation Balistique	11
Chapitre 3 : Victime Zéro	19
Chapitre 4 : Le Courtier de Neuilly	26
Chapitre 5 : L'Effet Domestique	33
Chapitre 6 : Le Mariage de Seine-Saint-Denis	40
Chapitre 7 : Point de Rupture	48
Chapitre 8 : 0,25 Lux	58
Chapitre 9 : La Goutte d'Or : Retour	66
Chapitre 10 : Avenue Montaigne	76
Chapitre 11 : Interception Mécanique	84
Chapitre 12 : Le Dossier Fantôme	91
Chapitre 13 : L'Embuscade du 8ème	100
Chapitre 14 : Atropine	110
Chapitre 15 : Le Dernier Client	117
Chapitre 16 : Fin de Contrat	127
Chapitre 17 : Nettoyage par le Vide	136
Chapitre 18 : Obsolescence	144

Chapitre 1

Lot Z-4

21h00. La Goutte d'Or.

L'humidité rampe sur les murs de briques. Un sous-sol de trente mètres carrés sous une boucherie halal désaffectée. L'air sature d'ammoniac et de sueur froide. Un ventilateur de plafond désaxé bat la mesure. *Tac. Tac. Tac.* Le bruit d'un métronome déréglé.

Au centre de la pièce, une table en Inox. Trois kilos de chlorhydrate de cocaïne. Pureté de base : 89 %. Une neige compacte, huileuse, qui accroche la lumière des néons vacillants.

Hakim manipule la balance de précision. Ses doigts tremblent légèrement. Il a vingt-deux ans. Il porte un masque FFP3 jauni. À sa gauche, une boîte en plastique blanc, sans étiquette. À l'intérieur, une poudre cristalline, fine comme de la farine. Il puise dedans avec une cuillère en métal.

L'erreur tient à sept centimètres.

La boîte de lactose, l'agent de coupe habituel, est restée sur l'étagère du fond. Celle que Hakim vient d'ouvrir contient du cyanure de potassium. Un lot de trois cents grammes volé dans une usine de galvanoplastie la semaine passée.

Hakim verse. Le mélangeur s'active. Les pales en acier tournent. Le poison se diffuse dans la matrice carbonée. Homogénéisation parfaite.

À 21h05, le mélangeur s'arrête.

« On ensache », dit Hakim.

Sa voix est étouffée par le filtre. Son collègue, un gamin surnommé « La Glace », s'exécute. Douze sacs de 250 grammes. Plastique transparent. Soudures thermiques. Le lot est marqué au marqueur noir : ****Z-4****.

21h12. La porte blindée du sous-sol s'ouvre. Trois coursiers entrent. Ils ne parlent pas. Ils prennent les sacs. Les dissimulent dans les doublures de leurs vestes ou les coffres de leurs scooters.

La marchandise se répand dans les artères de Paris. C'est une métastase.

21h30. Hakim nettoie le plan de travail. Ses yeux tombent sur l'étagère du fond. Le pot de lactose est scellé. Neuf.

Il regarde le pot blanc sur la table. Il lit l'inscription gravée en relief sous le fond du récipient : ***KCN - Toxicité Aiguë***.

Hakim retire son masque. Son visage est livide. Il ne vomit pas. Son corps se fige. Il sait ce que signifie le cyanure de potassium. Une inhibition de la respiration cellulaire. Un blocage définitif de la chaîne de transport des électrons. Le cœur s'arrête en quatre-vingt-dix secondes.

Il décroche son téléphone. Ses mains sont moites. Le cuir du combiné glisse. Il compose un numéro unique.

8ème arrondissement. Avenue Montaigne.

Le bureau de la Comtesse est plongé dans la pénombre. Seul l'écran d'un ordinateur luit. Elle a soixante-cinq ans. Ses mains, tachées par l'âge, survolent un clavier ergonomique.

Le téléphone vibre sur le marbre du bureau. Elle décroche. Elle écoute. Elle ne l'interrompt pas.

« Le lot Z-4 ? » demande-t-elle. Sa voix est un râle sec, une lime sur du métal.
« Oui... On s'est trompé de boîte... Les coursiers sont déjà partis », bégaye Hakim à l'autre bout.
« Combien de sacs ? »
« Douze. Huit clients principaux. Le reste est en réserve. »
« Hakim. »
« Oui ? »
« Ne quitte pas le laboratoire. »

Elle raccroche. Elle ne transpire pas. Elle réfléchit en termes de vecteurs et de pertes acceptables. Si le Z-4 touche la rue, l'enquête ne sera pas menée par la Brigade des Stups. Ce sera le contre-terrorisme. Le RAID. La DGSI. Le réseau sera démantelé en quarante-huit heures. L'Organisation sera dissoute dans l'acide médiatique.

Elle ouvre un dossier crypté. Un nom s'affiche.

****KOSTER.****

Elle tape un message court. Code 7. Nettoyage intégral. Z-4. Huit cibles.

Elle joint les coordonnées GPS des téléphones des coursiers et le carnet de commandes de Hakim.

Elle appuie sur *Entrée*.

Puis, elle compose un autre numéro.

« Hakim est au labo. Envoyez une équipe. Effacez le site. À la soude. »

Banlieue Sud. Un appartement de fonction.

Le silence est total. L'air est frais, maintenu à 19 degrés par une climatisation silencieuse.

Koster est assis sur un banc de musculation. Il regarde le mur. Il ne pense à rien. Il

attend.

Son téléphone, un modèle durci, émet un signal sonore unique. Un claquement sec.

Il se lève. 1m88. 92 kilos. Ses mouvements sont économes. Pas de gestes parasites.

Il lit le message sur l'écran OLED.

Lot Z-4. Contamination KCN. 3kg. 8 vecteurs. Interception immédiate. Zéro survivant. Zéro trace.

Koster pose le téléphone sur son lit. Il se dirige vers son armoire.

Il enfle un pantalon technique 5.11 noir. Une chemise de combat en aramide. Des bottes tactiques à semelles silencieuses.

Il ouvre un coffre-fort encastré dans le mur porteur.

Il sort un Glock 17 de cinquième génération. Il vérifie la culasse. Le métal luit d'une fine couche d'huile de synthèse. Il visse un silencieux Osprey 45 sur le canon fileté. L'équilibre de l'arme change légèrement. Il l'insère dans son holster de hanche.

Il prend trois chargeurs supplémentaires. Des munitions subsoniques de 147 grains. Moins de bruit. Plus d'arrêt.

Dans sa poche gauche, il glisse une fiole d'atropine. Un réflexe. Une relique de ses années au 13ème RDP. Il sait que l'atropine ne sert à rien contre le cyanure. Il la garde quand même. C'est son seul fétiche.

Il saisit une tablette durcie. Huit points rouges clignotent sur la carte de Paris.

Le premier point est statique. Porte de la Chapelle.

Le deuxième se déplace sur le périphérique. Nord-Ouest.

Les autres s'éparpillent comme des cellules cancéreuses vers Neuilly, Saint-Denis, et le 16ème.

Koster regarde l'heure. 21h42.

Temps de réaction : 12 minutes.

Il sort de l'appartement.

Dans le parking souterrain, une Audi RS4 grise attend. Moteur V6 biturbo. 450 chevaux. Plaques interchangeable. Le véhicule est invisible dans le flux urbain. Il s'installe au volant. Le cuir crépite sous son poids. Il démarre. Le moteur gronde sourdement.

Il insère une oreillette.

« Comtesse. Je suis opérationnel », dit-il.

« Tu as six heures, Koster. À 04h00 du matin, les premiers rails seront consommés. Si un seul corps arrive à l'institut médico-légal avec du cyanure dans les poumons, tu ne reviens pas. »

« Reçu. »

Il engage la première. Les pneus crissent sur le béton lisse du parking.

Koster ne ressent pas de pression. Il ne ressent pas d'urgence. Il voit le monde comme une série d'équations cinétiques. Huit sacs de poison. Huit porteurs. Une ville de douze millions d'habitants.

Il remonte la rampe de sortie.

La pluie commence à tomber. Fine. Froide. Elle plaque la pollution au sol.

Koster active ses essuie-glaces.

Gauche. Droite. Gauche. Droite.

Sa première cible est à quatre kilomètres.

Un certain Samir. Dealer de cité. Secteur Chapelle.

Le point rouge sur sa tablette est immobile depuis trois minutes.

Samir attend sa livraison. Il ne sait pas qu'il attend sa mort.

Koster écrase l'accélérateur. L'Audi bondit dans l'obscurité.

La chasse commence.

Au laboratoire de la Goutte d'Or, Hakim est assis par terre.
Il regarde ses mains. Elles sont blanches de poudre.
Il entend un moteur s'arrêter dans la rue. Des pas lourds dans l'escalier.
Il n'essaie pas de s'enfuir.

La porte blindée cède sous une charge explosive contrôlée. Un souffle de poussière et de feu.

Trois hommes en combinaisons Hazmat entrent. Ils portent des fusils à pompe Kel-Tec KSG.

Le premier tire sans sommation.
La tête de Hakim percute le mélangeur en Inox.
Le sang se mélange à la cocaïne et au cyanure.

Les hommes sortent des bidons de soude caustique de dix litres.
Ils commencent à arroser la pièce.
Le plastique fond. La chair se dissout.
L'odeur devient insoutenable. Un mélange de viande brûlée et d'amandes amères.

21h55.
Le laboratoire n'existe plus.
Le lot Z-4 est désormais le seul témoin.

Koster entre sur le boulevard Ney.
Il repère la RS6 de Samir garée devant un kebab fermé.
Il ralentit. Ses phares sont éteints.
Il tire son Glock.
Le premier sac doit être récupéré.
Le nettoyage commence par la base.

Il coupe le contact. Le silence retombe.
Seul le bruit de la pluie sur le toit en aluminium.
Koster sort du véhicule.
Ses pieds touchent le bitume mouillé.
Il n'a pas besoin de courir.
Il marche.
C'est un prédateur au sommet de la chaîne alimentaire.

Samir, à l'intérieur de sa voiture, examine un sachet plastique. Il sourit. Il lèche son doigt. Il s'apprête à goûter la marchandise.
Koster lève son arme.
L'alignement est parfait.
Le cran de mire sur la tempe de Samir, à travers la vitre latérale.
Showtime.

Chapitre 2

Préparation Balistique

L'index presse la détente. Cinq Newtons de résistance.

Le percuteur frappe l'amorce. La détonation est étouffée par le vacarme d'un camion de benne à ordures qui passe sur le boulevard Ney. Le projectile 9mm Parabellum traverse la vitre latérale de la RS6. Le verre de sécurité se fragmente en mille diamants sombres. La balle pénètre la tempe droite de Samir. Elle ressort par l'orbite gauche.

Samir s'affale sur le volant. Le klaxon hurle. Un son continu. Strident. Une alarme pour les morts.

Koster ne court pas. Il ouvre la portière. L'odeur envahit l'habitacle. Sang chaud. Poudre brûlée. Une note d'amande amère s'élève du sachet de plastique déchiré sur les genoux du cadavre. Le cyanure.

Koster enfle ses gants en nitrile noir. Il saisit le sac de trois kilos. Il vérifie le scellé. Lot Z-4. Il le glisse dans un sac de transport en polymère étanche. Il récupère l'étui percuté au sol. Il ne laisse rien.

Il remonte dans sa berline grise. Une voiture banale. Moteur préparé. Plaques interchangeables. Il coupe le klaxon de la RS6 d'un geste sec sur le volant de Samir. Le silence revient. La pluie tambourine sur le toit.

22h12.

Koster active la console centrale. L'écran OLED projette une lumière bleue sur son crâne rasé. Le Grand Livre s'affiche. Une interface cryptée. Huit lignes. Huit cibles. La première ligne, *SAMIR – PORTE DE LA CHAPELLE*, passe au rouge, puis disparaît.

Il reste sept noms. Sept foyers d'infection.

Koster sort son Glock 17 Gen 5 de son holster Safariland. Il éjecte le chargeur. Il compte les munitions. Seize cartouches restantes dans le puits. Une dans la chambre. Il insère un chargeur neuf. Dix-sept coups de précision. Il range le chargeur entamé dans sa poche de cuisse gauche. La gestion des ressources est la base de la survie.

Il palpe sa cuisse droite. Le tourniquet CAT (Combat Application Tourniquet) est en place. Prêt à être déployé en moins de six secondes. En cas de riposte. En cas d'erreur.

Ses yeux scannent les données du Grand Livre.

****Cible n°2 : De vries.****

Localisation : Appartement-terrace, Avenue Montaigne.

Profil : Courtier en œuvres d'art. Intermédiaire pour la haute bourgeoisie.

Volume acquis : 500 grammes.

Risque : Sécurité privée. Caméras thermiques.

****Cible n°3 : "Le Colonel".****

Localisation : Entrepôt désaffecté, Gennevilliers.

Profil : Ancien logisticien. Gère une flotte de livreurs à scooter.

Volume acquis : 1 kilogramme.

Risque : Fort. Armement lourd probable.

Koster passe en revue les cinq autres noms. Des points clignotants sur la carte de

Paris. Une constellation de cadavres en devenir.

Il consulte le chronomètre de bord. 42 minutes avant l'estimation de la première overdose publique. Le lot Z-4 est une bombe à retardement. Si la poussière touche les muqueuses, le système nerveux central s'éteint. Le cœur s'arrête en pleine systole.

Il pose ses mains sur le volant. Ses paumes sont sèches. Son rythme cardiaque est à 58 battements par minute. Constant. Fonctionnel.

Il engage la première. Les pneus crissent sur le bitume gras. Il s'insère sur le périphérique Nord. Direction l'Ouest. Le luxe. Le marbre.

La Comtesse regarde par la fenêtre de son bureau, rue de Messine. Elle ne voit pas la pluie. Elle voit des flux financiers. Elle voit des risques structurels. Pour elle, Koster n'est pas un homme. C'est un algorithme de correction.

Koster roule à 130 km/h. Il évite les radars automatiques par habitude. Il vérifie l'état de son couteau de combat, un Benchmade Infidel, fixé sur son gilet tactique discret. La lame est noire. Elle ne reflète pas la lumière des réverbères orange.

Il analyse l'itinéraire pour l'Avenue Montaigne. Il connaît les angles morts des caméras de la préfecture. Il connaît les horaires de patrouille du premier district.

Il sort une fiole de verre de sa poche. L'atropine. Le contre-poison. Il la regarde un instant. Un talisman pour celui qui ne croit en rien. Il la range. Si le cyanure entre dans ses poumons, il sera mort avant de pouvoir briser le verre.

Son téléphone satellite vibre. Un message unique.

« Vitesse requise. De Vries prépare une réception. 20 invités. »

Koster serre le volant. Le calcul change. Ce n'est plus une interception. C'est un massacre préventif.

Il atteint la sortie Porte Maillot. Il s'enfonce dans les beaux quartiers. Les façades haussmanniennes défilent comme les parois d'un canyon froid. Il n'y a personne dans les rues. Juste l'ombre des arbres morts sous la pluie.

Il gare la voiture à deux rues de l'objectif. Il ne coupe pas le moteur immédiatement. Il laisse la turbine refroidir. Trente secondes.

Il ajuste son gilet pare-balles de niveau IIIA sous sa veste technique. Il vérifie le silencieux de son Glock. Un filetage parfait. Il visse le tube en acier. L'arme devient longue. Déséquilibrée. Mortelle.

Il descend du véhicule. L'air est chargé d'ozone.

Il marche d'un pas régulier. Ses bottes tactiques absorbent le bruit des pas sur les pavés. Il évite les flaques d'eau. Les reflets sont des mouchards.

L'immeuble de De Vries se dresse devant lui. Une forteresse de calcaire et de fer forgé. Le digicode est une formalité. Koster possède les fréquences des badges universels des services de maintenance. La porte s'ouvre avec un clic hydraulique.

Le hall sent le lys et le cire. Un luxe étouffant.

Koster ne prend pas l'ascenseur. C'est une cage. Il prend les escaliers de service. Quatre marches à la fois. Sa respiration est profonde. Contrôlée. Ses muscles sont des câbles d'acier sous tension.

Quatrième étage.

Il colle son oreille contre la porte en chêne massif. Musique classique. Bach. *Le Clavier bien tempéré*. Le son du piano couvre les bruits de fond. Un rire de femme traverse la cloison. Cristallin. Ignorant.

Koster sort son Grand Livre. Une pression sur l'écran. Il active le brouilleur de signal dans un rayon de vingt mètres. Les téléphones dans l'appartement meurent instantanément. Plus d'appels. Plus de réseaux sociaux. Plus de SOS.

Il sort une cartouche de gaz neutralisant de sa ceinture. Une petite sphère métallique. Il la glisse sous la porte.

Le gaz est inodore. Il ne tue pas. Il paralyse les réflexes. Il brûle les yeux.

Koster attend douze secondes. Il compte mentalement. 1001, 1002, 1003...

Il sort un passe-partout électronique. La serrure à six points cède.

Il entre.

Le salon est vaste. Marbre de Carrare. Tableaux de maîtres. Sur une table basse en verre, le sachet du lot Z-4 est ouvert. Une ligne est déjà tracée. Fine. Blanche. Un rail de mort pure.

De Vries est debout, un verre de cristal à la main. Il chancelle. Le gaz fait effet. Sa femme, une blonde filiforme en robe de soie, se frotte les yeux en toussant.

Koster lève son Glock.

— Qui êtes-vous ? bafouille De Vries.

Sa voix est pâteuse. Ses pupilles sont dilatées par la panique et le gaz.

Koster ne répond pas. Les mots sont une perte d'énergie.

Il tire.

Deux balles dans le thorax de De Vries. Le courtier est projeté contre un buffet Louis XV. Le cristal éclate. Le vin rouge se mélange au sang.

La femme hurle. Un son strident qui s'arrête net. Koster loge une balle entre ses deux yeux. Elle s'effondre comme une poupée de chiffon. Sa robe de soie s'imbibe de liquide.

Il n'y a pas de remords. Il n'y a que le chronomètre.

36 minutes.

Koster s'approche de la table. Il saisit le sachet de poudre. Il vérifie le poids. 490 grammes. Il manque dix grammes.

Il scanne la pièce. Son regard s'arrête sur une petite coupelle en argent dans l'entrée. Des clés de voiture. Un badge de parking. Et un petit flacon en verre.

Il comprend.

De Vries a déjà fait une livraison. Un échantillon.

Koster récupère son téléphone satellite. Il contacte la Comtesse.

— Ici Koster. Cible 2 neutralisée. Marchandise récupérée. Mais il y a une fuite. De Vries a déplacé dix grammes.

La voix de la Comtesse grésille dans l'oreillette. Froide comme un scalpel.

— Où ?

Koster regarde le badge de parking. *Hôtel Ritz. Place Vendôme.*

— Le Ritz, répond-il.

— Un diplomate qatari attend sa livraison. Si ce sachet est ouvert dans cette suite, l'incident devient international. Nous ne parlons plus de nettoyage, Koster. Nous parlons de guerre.

— Je m'en occupe.

— Vous avez vingt minutes avant que le diplomate ne reçoive son invité. Faites vite. Et Koster...

— Oui ?

— Ne laissez pas de témoins. Même si le diplomate n'a pas encore touché à la poudre. Le simple fait qu'il l'ait vue est une condamnation.

Koster coupe la communication.

Il range le sachet de 490 grammes dans son sac étanche. Il jette un dernier regard aux corps. Ils refroidissent déjà.

Il sort de l'appartement. Il redescend les escaliers.

Dans la rue, la pluie s'est transformée en déluge. Les caniveaux débordent.

Koster remonte dans sa voiture. Il démarre. Le moteur gronde.

Huit noms au départ. Un supprimé. Un en cours de traitement.

La ville de Paris s'étend devant lui comme un patient sur une table d'opération. Koster est le chirurgien. Et il s'apprête à amputer.

Il écrase l'accélérateur. Direction la Place Vendôme.

Le Grand Livre clignote. Le compte à rebours est passé en rouge.

29 minutes.

Koster vérifie la tension de son gant gauche. Il ajuste son rétroviseur. Il ne voit que ses propres yeux. Des orbes de glace dépourvus d'humanité.

Le nettoyage ne fait que commencer.

Chapitre 3

Victime Zéro

Le parking Indigo de la Porte de la Chapelle. Niveau -3. Secteur D.

L'air est saturé de particules fines et d'humidité stagnante. Le béton suinte. Les néons oscillent entre le jaune pisseux et le violet agonisant. Un bourdonnement électrique constant sature l'espace. C'est une fréquence qui s'attaque directement au système nerveux.

Koster attend derrière le pilier 402. Son dos contre la paroi rugueuse. Il ne transpire pas. Son rythme cardiaque est stabilisé à cinquante-huit battements par minute. Sa main droite repose sur la crosse en polymère de son HK USP .45. Le cran de sûreté est effacé.

Une Audi RS6 Gris Nardo entre dans la zone. Le grondement du V8 biturbo rebondit contre les murs bas. Les pneus crissent sur la résine époxy. Le véhicule s'immobilise en travers de deux places. Un choix typique. Le mépris de l'ordre par la possession du luxe.

Samir sort côté conducteur.

Vingt-quatre ans. Survêtement de soie technique. Une montre Richard Mille au poignet gauche. Trop de diamants pour un parking souterrain. Il dégage une odeur de parfum de synthèse et d'adrénaline. Il porte un sac de sport en bandoulière. Le lot Z-4 est là. À l'intérieur.

Koster sort de l'ombre. Il marche d'un pas régulier. Ses semelles Vibram ne

produisent aucun son.

Samir sursaute. Sa main plonge vers sa ceinture. Il s'arrête à mi-chemin. Il voit le canon du HK pointé sur son sternum. Le visage de Koster est une page blanche.

— Le sac, dit Koster.

Sa voix n'a pas d'inflexion. C'est le son d'une machine qui émet un diagnostic.

Samir ricane. Un rire nerveux qui se brise contre le plafond de béton. Il recule d'un pas, s'appuyant contre la carrosserie froide de l'Audi.

— T'es qui, toi ? Un envoyé de la Comtesse ? Elle flippe pour sa commission ? Dis-lui que l'argent arrive demain. J'ai un mariage dans le 93. Tout est déjà placé.

Koster ne bouge pas d'un millimètre. Son index caresse la détente. Le poids de départ est de deux kilos. Il a déjà exercé une pression d'un kilo.

— Le sac est contaminé, Samir. Donne-le-moi. Maintenant.

— Contaminé ? Tu me prends pour un bleu ? C'est de la pure. 92 %. Je l'ai goûtée à l'entrepôt.

— C'est faux. Le lot Z-4 a été coupé au cyanure de potassium. Une erreur de manipulation. Tu ne l'as pas goûtée. Tu serais déjà mort.

Samir plisse les yeux. Il cherche la faille. Il ne voit qu'un prédateur sans émotions. Il croit à une ruse. Une tentative de récupération pour éviter de payer la prime de distribution. Dans son monde, la vérité est une monnaie dévaluée.

— Tu mens, crache Samir. C'est de la frappe. Regarde.

Samir ouvre le sac de sport. Il en sort un sachet thermosoudé. Trois kilos de poudre blanche. Compacte. Luisante. Il déchire le plastique avec les dents. L'odeur se répand. Un parfum âcre, chimique, avec une note imperceptible d'amande amère. Le signal d'alarme pour quiconque a une formation en toxicologie.

Koster observe. Il n'intervient pas. Il pourrait tirer. Il pourrait lui fracasser la trachée. Mais la curiosité technique l'emporte. Il doit voir l'effet du lot Z-4. Il doit calibrer son temps d'intervention pour les sept autres.

Samir plonge une clé de voiture dans la poudre. Il en ressort une montagne de cristaux blancs. Il porte la clé à sa narine droite. Une inspiration brève. Puissante.

— Regarde-moi bien, le robot. Je vais être le roi de la soirée et toi, tu vas...

Samir s'interrompt.

T + 5 secondes.

Il renifle. Il passe sa main sur son nez. Il grimace. Le goût n'est pas celui de la cocaïne. Il n'y a pas l'anesthésie immédiate des muqueuses. À la place, une brûlure corrosive. Un feu qui remonte vers le sinus.

— Ça pique, sa mère... c'est quoi ce...

T + 15 secondes.

Les pupilles de Samir se dilatent. Myriase bilatérale. Le système nerveux central reçoit le premier signal de détresse. Le cyanure de potassium vient de franchir la barrière hémato-encéphalique. Il se lie à la cytochrome c oxydase dans les mitochondries. La respiration cellulaire s'arrête. À l'échelle microscopique, Samir est

déjà en train de mourir de faim. D'oxygène.

T + 30 secondes.

Samir lâche le sachet. La poudre s'éparpille sur le sol en époxy, dessinant une carte blanche et stérile. Il porte ses mains à sa gorge. Ses doigts se crispent. Les tendons de son cou saillent comme des cordes de piano sous tension.

— Je... j'arrive pas...

Il essaie d'inspirer. Ses poumons fonctionnent, mais son sang ne transporte plus rien d'utile. C'est l'asphyxie interne. Le visage de Samir vire au rouge brique. Puis au violet sombre. Ses capillaires éclatent sous ses yeux.

Koster regarde sa montre. Il note mentalement les étapes.

T + 45 secondes.

Les jambes de Samir lâchent. Il s'effondre contre sa portière. Le métal de l'Audi résonne sourdement. Il glisse lentement jusqu'au sol. Ses membres commencent à s'agiter. Des mouvements brusques, désordonnés. Des spasmes tonico-cloniques. Ses chaussures de marque raclent le béton dans un bruit de papier de verre.

Sa bouche s'ouvre. Une écume rosâtre s'en échappe. Ses dents claquent violemment. Il se mord la langue. Le sang se mélange à l'écume.

T + 60 secondes.

Samir n'est plus un homme. C'est un sac de muscles en révolte contre lui-même. Ses yeux roulent vers l'arrière. On ne voit plus que le blanc. Un blanc injecté de sang. Il émet un râle sourd, une plainte qui semble venir du fond de ses entrailles. Son

sphincter lâche. Une odeur d'urine et de matières fécales vient saturer l'habitacle de la RS6.

Koster s'approche. Il se tient à deux mètres. Il évite les projections.

— Quatre-vingt-dix secondes, murmure Koster. C'était la prévision du laboratoire. Ils ont été précis.

T + 80 secondes.

Les spasmes ralentissent. Le corps de Samir s'étire dans une ultime arche de douleur. Le dos se cambre. La tête part en arrière. C'est l'opisthotonos. Le signe de l'agonie finale du tronc cérébral. Puis, tout s'arrête. La tension quitte les muscles d'un coup. Samir s'affaisse comme une marionnette dont on a coupé les fils.

T + 95 secondes.

Le silence revient dans le parking. Le bourdonnement des néons semble plus fort.

Koster s'accroupit près du corps. Il vérifie le pouls carotidien avec deux doigts gantés. Rien. La peau est chaude, mais le moteur est éteint. Il observe les yeux. Les pupilles sont fixes. Mort clinique constatée.

Koster récupère le sac de trois kilos au sol. Il le glisse dans un sac de transport hermétique en polymère haute densité. Il ramasse la clé de l'Audi que Samir a lâchée. Il ouvre le coffre.

À l'intérieur, deux autres sacs de sport. Il les ouvre. Trois autres kilos. Le compte est bon pour ce secteur.

Il sort une lingette imbibée d'agent neutralisant de sa poche. Il nettoie la zone de

contact sur le cou de Samir. Il essuie les traces de ses propres semelles si tant est qu'il en ait laissé.

Il se redresse. Il sort son téléphone crypté. Il active l'application "Grand Livre".

Une liste de noms apparaît.

1. Samir (Porte de la Chapelle) - ÉTAT : TRAITÉ.
2. Le Diplomate (Hôtel Ritz) - ÉTAT : EN COURS.
3. Marc-Antoine (Neuilly) - ÉTAT : EN ATTENTE.

...

Koster appuie sur le nom de Samir. L'icône passe du rouge au gris.

Le téléphone vibre. Un message de la Comtesse.

« Victime Zéro confirmée. Données transmises au labo. Ils ont sous-estimé la phase de convulsions. Trop de bruit. Soyez plus discret pour la suite. »

Koster ne répond pas. Il range le téléphone.

Il regarde le corps de Samir une dernière fois. Un gâchis de ressources. Une erreur de calcul organique. Il n'éprouve ni pitié ni satisfaction. Juste le constat d'une tâche accomplie selon le protocole.

Il remonte vers le niveau -1 par l'escalier de secours. Il évite les caméras qu'il a déjà identifiées à l'entrée.

Dehors, la pluie parisienne continue de tomber. Elle lave les trottoirs, mais elle n'atteindra jamais le parking Indigo. Le sang et l'écume de Samir sècheront sur le béton jusqu'à ce qu'un employé de maintenance les découvre.

Koster monte dans sa propre voiture. Une berline banale. Un moteur préparé, mais une carrosserie qui se fond dans la grisaille urbaine.

Il branche son oreillette.

— Ici Koster. Premier retrait effectué. Sept kilos récupérés. Je me dirige vers la Place Vendôme.

La voix de la Comtesse grésille, plus sèche que d'habitude.

— Le diplomate a commencé son cocktail, Koster. Il a invité deux escortes de luxe. Si elles touchent au plateau, le nettoyage devient une boucherie. Vous avez quatorze minutes.

Koster engage la première. Les pneus mordent l'asphalte mouillé.

— Je serai là dans dix, dit-il.

Il écrase l'accélérateur. Le compte à rebours continue de défiler dans sa tête. La ville n'est qu'un immense laboratoire. Et il est temps de passer au prochain échantillon.

Chapitre 4

Le Courtier de Neuilly

Neuilly-sur-Seine. Boulevard de la Saussaye. 01h12.

L'immeuble est un monolithe de pierre de taille. Six étages. Le prix du mètre carré y achète le silence et l'illusion de la sécurité. Koster gare la berline à trois cents mètres, dans une zone d'ombre entre deux réverbères défailants. Il coupe le contact. Le moteur craque en refroidissant. Un bruit de métal qui travaille.

Il ne consulte pas de plan. L'architecture du bâtiment est gravée dans son cortex. Un escalier de service à l'arrière. Un ascenseur hydraulique pour les résidents. Des balcons filants au cinquième et au sixième.

Koster ouvre son sac technique. Le nylon frotte contre ses gants. Un son sec. Il vérifie son équipement. Glock 17 Gen 5. Filetage du canon inspecté. Silencieux vissé à fond. Munitions subsoniques de 147 grains. La vitesse de sortie sera inférieure à 340 mètres par seconde. Pas de bang supersonique. Juste le sifflement de la culasse et l'impact du plomb dans la viande.

Il glisse une pince coupante et un jeu de pass-partout magnétiques dans sa poche latérale. Il vérifie l'atropine. Toujours là. Une assurance-vie contre le lot Z-4.

Il sort du véhicule. La pluie fine s'écrase sur sa veste en softshell noire. Il marche d'un pas régulier. Ni trop vite, ni trop lentement. Un prédateur qui connaît son territoire. Il évite le champ de vision de la première caméra de surveillance à l'angle de la rue. Un angle mort de 1.5 mètre. Il s'y glisse.

L'entrée de service est une porte blindée de classe 3. Koster ne l'attaque pas de front. Il repère la gouttière en fonte renforcée. Il teste la solidité. Ses doigts se referment sur le métal froid. Il monte. Les muscles de ses avant-bras se congestionnent. Aucune respiration lourde. Un effort purement mécanique.

Troisième étage. Quatrième. Il atteint le balcon filant du cinquième. Un saut léger. Les semelles Vibram absorbent le choc. Aucun bruit sur la pierre.

Il longe la façade. Les fenêtres sont closes. Derrière les rideaux de soie, la vie des nantis transparait par des halos de lumière tamisée. Appartement 5B. Philippe de Veyrenc. Courtier en matières premières. Spécialiste du blanchiment par l'art contemporain. Et utilisateur régulier du réseau de la Comtesse.

Koster observe à travers la baie vitrée.

Le salon est une galerie de 200 mètres carrés. Marbre de Carrare. Table basse en verre fumé. Sur la table, le sac plastique transparent. Le lot Z-4. Trois kilos de mort blanche. Le cyanure de potassium donne à la poudre un reflet légèrement grisâtre sous les spots halogènes.

De Veyrenc est là. Il porte une robe de chambre en cachemire bleu nuit. Il est au téléphone. Il gesticule. Sa main gauche tient un verre de cristal. Du Macallan 25 ans. Un luxe inutile pour un homme qui n'a plus que quelques minutes à vivre.

Koster sort son coupe-verre à pointe de diamant. Il trace un cercle parfait sur le vitrage, près de la poignée. Un coup sec avec la paume. Le disque de verre tombe dans sa main gantée. Il glisse deux doigts, actionne le loquet. La baie pivote sur ses gonds lubrifiés.

L'air chaud de l'appartement le frappe. Une odeur de cire, de vieux papier et de parfum de luxe.

— Je te dis que la pureté est exceptionnelle, lance De Veyrenc dans son téléphone. On est sur du 98 %. Je vais couper ça avec du talc neutre avant l'arrivée des filles. On va tripler la marge dès ce soir.

Koster est dans son dos. L'ombre contre la lumière. De Veyrenc ne se retourne pas. Il est trop absorbé par son profit.

— Non, pas de risque, poursuit le courtier. Le livreur était un pro.

Koster lève le bras. Le Glock est une extension de son anatomie. L'alignement de la mire et du guidon se fixe sur la base de l'occiput de De Veyrenc. La zone où le cerveau commande au corps de respirer.

Koster presse la détente.

Le percuteur frappe l'amorce. La poudre brûle. Le gaz se détend dans les chicanes du silencieux. Un chuintement de vapeur.

Le projectile de 9mm entre par la nuque. Il fragmente la première vertèbre cervicale. Il pulvérise le tronc cérébral avant de ressortir par le palais.

Le corps de De Veyrenc se fige. Un spasme électrique parcourt ses membres. Le téléphone glisse de ses doigts et s'écrase sur le tapis de soie. Le verre de cristal explose sur le marbre. Le liquide ambré se mélange au sang qui commence à couler, noir sous la lumière artificielle.

De Veyrenc s'effondre vers l'avant. Sa tête frappe le bord de la table basse. Un bruit sourd. Un sac de viande inutile.

Koster ne regarde pas le visage. Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Le pouls

est à 60 battements par minute.

Il s'approche de la table. Il saisit le sac de cocaïne. Il vérifie l'étiquette thermocollée : Z-4. C'est bien la marchandise. Il la glisse dans son sac technique.

Soudain, un bruit à l'étage. Un rire féminin. Puis un deuxième. Des pas légers sur le parquet de la mezzanine.

— Philippe ? On arrive ! On a trouvé le champagne !

Koster s'immobilise. La Comtesse avait raison. Les escortes.

Il analyse la situation en 0.5 seconde. Position : centre du salon. Sortie : la baie vitrée derrière lui. Obstacle : les deux femmes sur la mezzanine. Si elles voient le corps, elles hurlent. Si elles hurlent, le quartier se réveille. La police de Neuilly patrouille toutes les dix minutes.

Koster sort une deuxième fiole de sa poche. Ce n'est pas de l'atropine. C'est un spray neutralisant à action rapide.

Il se plaque contre le pilier en béton brut qui soutient la structure.

Deux jeunes femmes apparaissent en haut de l'escalier. Elles portent des nuisettes en soie. Elles sont jeunes. Vingt ans au plus. Elles tiennent chacune une bouteille de Dom Pérignon.

— Philippe ? Tu boudes ?

Elles descendent les premières marches. Elles voient le corps affalé sur la table. L'une d'elles sourit, pensant à une plaisanterie de mauvais goût. L'autre s'arrête. Elle voit la flaque rouge qui s'élargit sur le marbre blanc.

Elle ouvre la bouche. Ses cordes vocales se tendent pour le premier cri.

Koster sort de l'ombre. Il n'utilise pas son arme. Le protocole interdit le nettoyage de civils non impliqués si une alternative existe.

Il est sur la première femme avant qu'elle ne puisse expirer. Une main sur la bouche, une pression précise sur la carotide. Elle s'endort instantanément. Il la dépose au sol.

La deuxième lâche sa bouteille. Le verre vole en éclats. Elle tente de fuir vers l'escalier. Koster la rattrape par le poignet. Il la fait pivoter. Il lui applique le spray sur le visage.

Elle inhale. Ses yeux se révulsent. Ses muscles lâchent. Elle tombe dans les bras de Koster. Il la dépose à côté de sa compagne.

Elles dormiront deux heures. Assez pour qu'il disparaisse. Trop peu pour qu'elles oublient tout, mais suffisamment pour brouiller la chronologie des événements.

Koster revient vers le corps de De Veyrenc. Il doit effacer son passage.

Il ramasse le téléphone. Il efface les derniers appels. Il utilise un chiffon imbibé d'alcool isopropylique pour nettoyer les surfaces qu'il a touchées. La baie vitrée. Le bord de la table. Le sol près des filles.

Il récupère le disque de verre qu'il avait découpé. Il le remet en place avec un ruban adhésif transparent haute résistance, presque invisible de l'extérieur. De loin, la fenêtre semblera intacte.

Il jette un dernier regard au salon.

De Veyrenc est mort. La marchandise est sécurisée. Les témoins sont neutralisés.

Il ressort par le balcon. La pluie a redoublé d'intensité. C'est parfait. Elle effacera les empreintes de ses semelles sur la pierre.

Il redescend par la gouttière. Ses mouvements sont fluides, dictés par une mémoire musculaire acquise dans les unités d'élite. Ses pieds touchent le sol de la ruelle.

Il regagne la berline. Il pose le sac Z-4 sur le siège passager. Il démarre le moteur.

Le tableau de bord s'allume. 01h24. L'opération a duré douze minutes.

Il rebranche son oreillette.

— Ici Koster. Cible 2 neutralisée. Lot récupéré. Aucun dommage collatéral permanent.

La voix de la Comtesse répond immédiatement. Elle semble satisfaite, mais une note d'urgence persiste dans son timbre.

— Bien. Mais on a un problème, Koster. Le troisième acheteur, le fils du sénateur, ne répond plus à son chauffeur. Il est dans un club privé de la Goutte d'Or. Le "Nefertiti". Il a emporté cinq cents grammes du lot avec lui.

Koster engage la première. Ses yeux scannent les rétroviseurs.

— S'il ouvre le sac dans un club, dit Koster, le nombre de corps va saturer les services d'urgence.

— Exactement, répond la Comtesse. Si le gaz de combat se propage dans la climatisation, c'est une attaque chimique en plein Paris. Vous avez vingt minutes pour

atteindre le club. Après ça, je déclenche l'option de brûlage total.

L'option de brûlage. L'élimination de tous les témoins, y compris Koster.

— Je m'en occupe, dit-il simplement.

Il écrase la pédale. La berline bondit vers le périphérique. La ville n'est plus qu'une grille de cibles. Et Koster est le curseur qui les efface une à une.

Le compteur de vitesse grimpe. 120. 140. 160. Les lumières de Neuilly deviennent des traits flous.

Dans le sac sur le siège passager, la poudre Z-4 attend. Stable. Silencieuse. Mortelle. Elle est l'atome de cette réaction en chaîne que Koster tente d'arrêter avant l'explosion finale.

Il vérifie son chargeur une dernière fois. Le métal est chaud contre sa paume.

Prochaine étape : La Goutte d'Or. L'abattoir l'attend.

Chapitre 5

L'Effet Domestique

Le tachymètre oscille entre 155 et 160 km/h. L'Audi RS6 dévore le ruban noir du périphérique nord. Les joints de dilatation claquent sous les pneus Pirelli. Un rythme métronomique. Rythme de métronome pour une marche funèbre.

La pluie s'invite. Fines gouttes d'abord. Puis un rideau opaque. Les essuie-glaces battent la mesure en cadence maximale. *Chtac-chtac. Chtac-chtac.* Le bitume se transforme en miroir d'huile. Les reflets orange des lampadaires au sodium se diluent sur la chaussée. C'est beau. C'est dangereux. Koster s'en moque. Il maintient la pression sur l'accélérateur. Le moteur V8 biturbo grogne dans les tours.

Le téléphone professionnel vibre dans son logement. Koster décroche. Main gauche sur le volant à neuf heures. Main droite libre, posée sur le levier de vitesse.

— Parlez.

— Samir a été généreux, dit la voix de la Comtesse. Plus généreux que prévu.

— Définissez « généreux ».

— Son cousin. Yacine. Il se marie ce soir à Saint-Denis. Une salle des fêtes près du Stade de France. Samir lui a déposé un « échantillon » pour la fête. Dix grammes.

— Dix grammes de Z-4, calcule Koster. Assez pour tuer cent personnes.

— Si c'est coupé. S'ils le prennent pur, ils tombent avant même d'avoir retiré la paille de leur nez. Le mariage est en cours. Trois cents invités.

Koster regarde le panneau : *Porte de la Chapelle, 1000m*. Le Nefertiti et le fils du sénateur attendront. L'urgence vient de changer de code couleur. On passe du rouge au noir.

— Donnez-moi l'adresse, dit Koster.

— Envoyée sur votre GPS. Koster ?

— Oui.

— Ne laissez aucun sac ouvert. Si la poudre est dispersée dans la nourriture ou les boissons, on ne pourra plus contenir la zone. On devra appeler l'armée pour un risque NRBC. Et si l'armée vient, l'Organisation disparaît.

— Je gère.

Koster coupe. Il donne un coup de volant sec. L'Audi décroche de la file de gauche. Elle coupe trois voies dans un sifflement de pneus. Un conducteur de taxi klaxonne violemment. Koster ne le regarde pas. Pour lui, le taxi est un obstacle fixe. Un élément de décor.

Il s'engage sur l'A1. Direction Saint-Denis.

La fiole d'atropine dans sa poche gauche pèse une tonne. C'est un placebo psychologique. Contre le cyanure de potassium, l'atropine ne sert à rien. Il le sait. Il la garde quand même. Une habitude de soldat. Un reliquat d'humanité qu'il n'a pas encore réussi à purger.

Le paysage change. Les immeubles haussmanniens laissent place aux barres de béton. Des monolithes sombres sous le ciel de plomb. Koster vérifie son équipement du bout des doigts. Glock 17 à la ceinture. Un chargeur de réserve. Un couteau tactique Benchmade. Et le sac de récupération sur le siège passager. Le sac qui contient déjà le premier lot. Trois kilos de mort blanche.

Il quitte l'autoroute. Les rues de Saint-Denis sont encombrées. Samedi soir. La pluie n'arrête pas les vivants. Ils s'agglutinent sous les abribus. Ils courent entre les flaques. Koster observe les visages. Ils sont ignorants. Ils ne savent pas que l'air qu'ils respirent pourrait devenir leur dernier repas.

Le GPS indique : *Arrivée dans 200 mètres*.

La salle des fêtes s'appelle "Le Cristal". Un nom ambitieux pour un cube de béton crépi. Des guirlandes électriques clignotent sur la façade. Une dizaine de voitures de luxe sont garées n'importe comment sur le trottoir. Des Mercedes, des BMW, des Audi. Le moteur de la RS6 ronronne, discret maintenant. Koster se gare dans une ruelle adjacente. Dans l'ombre.

Il ne descend pas tout de suite. Il observe.

Deux vigiles en costume bon marché fument sous un porche. Oreillettes. Postures lâches. Des amateurs. À l'intérieur, la musique filtre. Des basses lourdes qui font vibrer les vitres. Un mélange de Raï et de trap française.

Koster enfle ses gants en cuir fin. Il vérifie la chambre de son arme. Un clic métallique, sec, définitif. La balle est engagée. La sûreté est désactivée.

Il sort de la voiture. La pluie trempe instantanément sa veste technique. Il ne frissonne pas. Le froid est une donnée. Une information thermique. Rien de plus.

Il contourne le bâtiment par l'arrière. Il cherche l'entrée des services. Les cuisines. C'est par là que la drogue circule le mieux. C'est là que les serveurs font leurs pauses. C'est là que le poison va frapper en premier.

Il trouve une porte métallique. Entrouverte. Une odeur de friture et de tabac froid s'en échappe. Il se glisse à l'intérieur.

Le couloir est étroit. Peinture écaillée. Éclairage au néon qui grésille. À sa droite, la cuisine. Quatre hommes s'activent. Ils crient en arabe. Les assiettes s'empilent. Personne ne remarque l'homme en noir. Koster avance avec la fluidité d'un prédateur.

Ses pas sont inaudibles.

Il arrive derrière la scène. Un rideau de velours rouge sépare le chaos de la fête du silence des coulisses. Il écarte le tissu de deux millimètres.

La salle est pleine. Les tables sont recouvertes de nappes blanches tachées de sauce. Des familles entières. Des enfants qui courent entre les chaises. Au centre, sur une estrade, les mariés. Yacine et sa femme. Ils sourient. Ils sont heureux. Ils sont à quatre-vingt-dix secondes de la fin de leur existence.

Koster scanne la foule. Il cherche Yacine. Il cherche le sac de Samir.

Le voilà. Dans un coin de la salle, près des haut-parleurs. Trois jeunes hommes. Survêtements de marque. Ils ont l'air excités. L'un d'eux tient un petit sachet en plastique transparent. Il le secoue comme un trophée. Il rit.

Koster consulte sa montre. 22h12.

L'un des jeunes se lève. Il fait signe aux deux autres de le suivre vers les toilettes. Le sachet disparaît dans sa poche.

Koster lâche le rideau. Il se dirige vers les sanitaires par le couloir de service. Il connaît le plan de ces bâtiments. Standardisé. Prévisible.

Il arrive à la porte des toilettes au moment où les trois types entrent. Il s'engouffre derrière eux avant que la porte ne se referme.

Le premier se tourne, surpris.

— Oh, c'est privé ici, chef. T'as pas de...

Koster ne le laisse pas finir. Il saisit le bras de l'homme. Une torsion sèche. Le

craquement du radius résonne contre le carrelage. L'homme n'a pas le temps de hurler. Koster lui écrase la gorge d'un coup de paume. L'oxygène ne passe plus. Le cerveau sature. L'homme s'effondre.

Les deux autres réagissent avec la lenteur des gens surpris. L'un tente de sortir un couteau. L'autre cherche la porte.

Koster est plus rapide. Il projette le second contre le miroir. Le verre explose. Des éclats s'enfoncent dans le cuir chevelu du jeune homme. Koster l'achève d'un coup de genou dans les côtes. Le foie éclate. Choc hémorragique immédiat.

Le troisième, celui qui a le sachet, tremble. Ses yeux sont dilatés. Il plaque ses mains contre le mur.

— Wesh, tranquille, prends l'argent, prends tout !

— Le sac, dit Koster. Sa voix est un souffle froid.

Le jeune homme sort le sachet de sa poche. Ses doigts tremblent tellement qu'il manque de le faire tomber. Koster voit les cristaux à travers le plastique. Une teinte légèrement jaunâtre. Le cyanure. La signature du lot Z-4.

— Donne.

Le garçon tend le sachet. Koster le saisit de la main gauche. Il le glisse dans sa poche intérieure.

— C'est... c'est de la bonne ? demande le garçon, une lueur d'idiotie dans le regard malgré la terreur.

Koster le regarde. Pour la première fois de la soirée, il éprouve quelque chose. Ce n'est pas de la pitié. C'est de la lassitude.

— C'est la dernière que tu verras.

Koster frappe. Un coup précis à la base du crâne. Le garçon s'écroule, inconscient. Il ne mourra pas. Pas cette fois.

Koster ressort des toilettes. Il remet sa veste en place. Il traverse le couloir de service à l'envers. La cuisine est toujours aussi bruyante. Les mariés dansent maintenant. Une valse lente sous les spots colorés.

Il sort dans la pluie. L'air frais lui fait du bien. Il rejoint l'Audi.

Il pose le sachet de dix grammes sur le siège passager, à côté du sac de trois kilos. La collection s'agrandit.

Le téléphone vibre à nouveau.

— Statut ? demande la Comtesse.

— Sécurisé. Aucun décès pour le moment.

— Bien. Vous avez perdu sept minutes. Le fils du sénateur est entré dans le VIP du Nefertiti. Il a déjà commencé à consommer.

Koster démarre. Les pneus patinent un instant sur le bitume détrempe avant de mordre. Il engage la première. Puis la seconde.

— J'y vais, dit-il.

La voiture s'élance vers Paris. Les lumières de la ville brillent au loin comme des braises dans la nuit. Pour Koster, ce ne sont que des cibles potentielles. Des points sur une carte qu'il doit éteindre les uns après les autres.

L'effet domestique a été évité de justesse. Mais la Goutte d'Or est une autre affaire. Là-bas, le poison n'est pas un invité de mariage. C'est le roi de la fête.

Le compteur repasse les 140. La pluie frappe le pare-brise comme une mitraille.
Koster ne cligne pas des yeux. Son regard est fixé sur l'horizon, là où la mort attend son heure.

Il reste trois heures et quarante minutes avant l'overdose publique.

Le temps est la seule ressource que Koster ne peut pas abattre.

Il écrase la pédale. L'Audi hurle. La traque continue.

Chapitre 6

Le Mariage de Seine-Saint-Denis

L'Audi RS6 s'arrête à cent mètres de l'Espace Venise. Une zone industrielle à Aulnay-sous-Bois. Le bitume est défoncé. Les flaques d'eau reflètent les néons roses de la salle de réception. 23h12.

Koster coupe le contact. Le moteur craque en refroidissant. Il vérifie l'heure sur sa Casio G-Shock. Trois heures et vingt minutes avant l'alerte sanitaire mondiale. Il sort de la voiture. La pluie est fine, glacée. Elle n'humidifie que la surface de son blouson en Softshell.

Il contourne le bâtiment par le sud.

Le parking est saturé. Mercedes de location, BMW débadgées, scooters garés sur les trottoirs. Le son des basses traverse les murs de tôle. Une vibration sourde qui tape dans le sternum. Koster repère les entrées. La porte principale est gardée par deux hommes en costume trop large. Oreillettes. Postures de videurs de club de seconde zone. Trop de risques.

Il se dirige vers l'arrière. Zone de déchargement.

Quatre camionnettes de traiteur sont garées cul à cul. Des serveurs en chemise blanche fument sous un auvent en tôle. Ils grelottent. Koster observe depuis l'ombre d'un transformateur électrique. Il identifie le flux. Les serveurs entrent et sortent par une porte battante en métal. L'odeur d'agneau rôti et de safran sature l'air humide.

Il ajuste ses gants en cuir fin. Il sort son arme blanche. Un Strider SMF. Lame en

acier CPM-S30V, revêtement noir antireflet. Ouverture silencieuse. Le cran d'arrêt s'enclenche avec un clic imperceptible.

Il attend que les serveurs rentrent pour le service du dessert. Un seul reste dehors. Un gamin, pas plus de vingt ans. Il fixe son téléphone. Koster fond sur lui.

Un mouvement fluide. La main gauche sur la bouche, le pouce pressant le nerf sous l'oreille. La main droite range le couteau. Il ne tue pas le gamin. Inutile. Il l'assomme d'un coup sec à la base du crâne. Le corps devient mou. Koster le dépose derrière un bac à graisse.

Il retire sa veste technique. Sous le vêtement, il porte une chemise blanche. Il remonte les manches. Il s'empare d'un plateau de service vide posé sur une caisse.

Il entre.

La cuisine est une fournaise. Température : 35 degrés. Humidité : 90 %. Les plongeurs s'activent dans un vacarme de vaisselle entrechoquée. Personne ne lève les yeux. Dans cette fourmilière, un visage nouveau n'est qu'une paire de bras supplémentaire.

Koster traverse la zone de préparation. Ses yeux scannent les visages. Il cherche le cousin de Samir. Brahim. 24 ans. Cicatrice au sourcil gauche. Signe distinctif : un tatouage de rose sur le dos de la main droite.

Il le voit.

Brahim est au fond de la pièce, près de la chambre froide. Il ne cuisine pas. Il manipule un sac en plastique transparent. Il est nerveux. Ses pupilles sont dilatées. Il transpire abondamment. La sueur coule sur son tatouage.

Brahim sort une balance de précision. Il divise le lot. Cinquante grammes. Le lot Z-4. La mort blanche coupée au cyanure.

Koster s'approche. Il maintient le plateau devant lui. Il marche d'un pas régulier. Cadence de serveur. Il évite un chariot de pâtisseries. Un chef hurle des ordres en arabe. Brahim lève la tête. Il voit Koster. Il ne reconnaît pas le danger. Il voit juste un homme en chemise blanche.

Koster est à deux mètres.

— Samir m'envoie, dit Koster. Sa voix est un murmure sous le tumulte des mixeurs.

Brahim se fige. Sa main droite descend vers sa poche. Réflexe de survie.

Koster lâche le plateau. Le métal frappe le carrelage. Le bruit attire l'attention des plongeurs pendant une fraction de seconde. C'est la fenêtre dont il a besoin.

Il franchit la distance. Sa main gauche saisit le poignet de Brahim. Il le tord vers l'extérieur. Le radius craque. Brahim ouvre la bouche pour hurler. La main droite de Koster remonte. Le Strider SMF sort de sa manche.

La lame pénètre sous le menton. Elle traverse la langue, le palais, et vient se loger dans le cerveau. Une trajectoire chirurgicale. Mort instantanée. Le système nerveux est court-circuité. Pas de spasmes. Pas de cri.

Koster soutient le cadavre. Il le guide doucement vers l'intérieur de la chambre froide.

Il referme la porte isolée derrière lui. Le silence tombe. La température chute à 4 degrés. Des carcasses d'agneaux pendent à des crochets en inox. Le sang de Brahim commence à coaguler sur le sol antidérapant.

Koster récupère le sachet. Cinquante grammes. Il vérifie l'aspect de la poudre. Reflets cristallins suspects. C'est le bon lot.

Il fouille les poches de Brahim. Un téléphone. Un jeu de clés. Pas d'autre drogue.

Le téléphone vibre. Un message s'affiche sur l'écran verrouillé : "Alors, c'est prêt ? Les cousins attendent au VIP."

Koster range le téléphone. Il replie son couteau. Il l'essuie sur le tablier de Brahim.

Il doit sortir.

Il entrouvre la porte de la chambre froide. La cuisine est toujours en pleine effervescence. Personne n'a remarqué l'absence de Brahim. Un serveur passe avec un plateau de thés à la menthe.

Koster sort de la chambre froide. Il ne court pas. Il marche vers la sortie de service. Un cuisinier l'interpelle.

— Hé toi ! Ramasse ce plateau !

Koster ne s'arrête pas. Il ne tourne pas la tête. Il franchit la porte battante. L'air frais de la nuit le frappe. Il récupère sa veste Softshell. Le gamin assommé commence à remuer.

Koster regagne l'Audi. Il pose le sachet de cinquante grammes dans le coffre, à l'intérieur d'une boîte en plomb prévue à cet effet.

Il s'installe au volant. Ses mains sont parfaitement stables. Son rythme cardiaque est à 65 pulsations par minute.

Il saisit son propre téléphone. Il appelle la Comtesse.

— Deuxième interception terminée. 50 grammes sécurisés. Un personnel éliminé.

— Bien, répond la voix de papier de verre. Mais nous avons un problème.

— Précisez.

— Une partie du lot a été distribuée avant votre arrivée. Un sachet de cinq grammes.

Un invité est parti avec.

— Destination ?

— Un appartement privé à Saint-Denis. Une fête post-mariage. Il y a dix personnes là-bas. Ils vont consommer dans les quinze prochaines minutes.

Koster démarre le moteur. Les phares à LED balayent la façade sombre de l'Espace Venise.

— Donnez-moi l'adresse.

— 12 rue de la République. Troisième étage. Koster ?

— Oui.

— Ne laissez aucun témoin. Si le cyanure ne les tue pas, vous le ferez. L'Organisation ne veut pas d'autopsies révélant une contamination chimique.

Koster engage la première.

— Reçu.

Il quitte le parking. Derrière lui, la fête continue. La musique bat son plein. Les invités dansent, rient, célèbrent la vie. Ils ne savent pas qu'à dix mètres d'eux, dans le froid d'une chambre froide, Brahim refroidit parmi les agneaux.

Il roule vite sur la nationale. Les essuie-glaces battent un rythme métronomique.

Le GPS affiche sept minutes jusqu'à la cible.

Koster vérifie son chargeur de recharge. Il ne s'agit plus de récupération. Il s'agit de nettoyage.

Il traverse Saint-Denis. Les rues sont désertes. La lumière orange des réverbères donne à la ville un aspect de morgue. Il s'arrête au 12 de la rue de la République. Un immeuble haussmannien décrépit.

Il descend de voiture. Il ne prend pas le couteau cette fois. Il sort le HK USP Compact. Silencieux vissé.

Il monte les escaliers. Ses pas ne font aucun bruit sur le tapis de course élimé.

Au troisième étage, il entend des rires derrière une porte en chêne. Une odeur de tabac et de parfum bon marché.

Il sort une radio de sa poche. Il capte les fréquences de la police locale. Rien pour l'instant.

Il se place devant la porte. Il ne frappe pas. Il sort un pass universel. Un outil de crochetage électronique.

Trois secondes. Le pêne se rétracte.

Koster entre.

Le salon est rempli de fumée. Cinq hommes, trois femmes. Ils sont assis autour d'une table basse en verre. Au centre, le sachet de cinq grammes est ouvert. Brahim a fait du bon travail. La poudre est étalée en lignes parfaites.

Un homme lève les yeux. Il sourit. Il a une paille à la main.

— T'es qui toi ? Samir t'envoie ?

Koster ne répond pas. Il voit l'homme approcher la paille de sa narine.

Il lève le HK.

Le premier tir atteint l'homme entre les deux yeux. Sa tête bascule en arrière. Son corps s'affale sur le canapé.

Les cris commencent.

Koster pivote. Deuxième tir. La femme à côté de l'homme reçoit une balle dans la carotide. Le sang gicle sur le mur blanc.

Il avance dans la pièce. Il est méthodique. Il ne vise que les zones létales. Tête. Cœur.

Un homme tente de se lever. Une balle lui brise la colonne vertébrale. Il tombe face contre terre. Koster l'achève d'une balle dans la nuque.

En douze secondes, le salon devient silencieux.

Huit corps. Le sachet de drogue est intact sur la table. Personne n'a eu le temps de consommer.

Koster s'approche de la table. Il récupère les cinq grammes. Il les glisse dans sa poche.

Il vérifie les chambres. Vide. La cuisine. Vide.

Il revient dans le salon. Il regarde les corps. Pas d'émotion. Pas de regret. Juste une liste de tâches à cocher.

Il ramasse les douilles. Il essuie les surfaces qu'il a pu toucher.

Il sort de l'appartement. Il referme la porte à clé derrière lui.

Il descend les escaliers. Sa respiration est calme.

Dans la rue, la pluie s'est arrêtée. Le silence est total.

Il remonte dans l'Audi.

Il reste deux heures et quarante-cinq minutes.

Le lot Z-4 est presque entièrement récupéré. Il reste le client de Neuilly. Le courtier.

Koster tape l'adresse sur son GPS.

Neuilly-sur-Seine. Le quartier des ambassades.

La ville dort toujours. Elle ne sait pas qu'elle vient d'échapper à un massacre chimique. Elle ne sait pas qu'un spectre aux mains froides parcourt ses artères pour la protéger d'elle-même.

Koster écrase l'accélérateur. L'Audi déchire la nuit.

Le nettoyage continue.

Chapitre 7

Point de Rupture

L'Audi S8 glisse sur le périphérique. Le moteur V10 est un murmure de turbine. Les essuie-glaces battent un rythme métronomique. Gouttes d'eau. Lumières orange. Bitume saturé. Koster tient le volant à neuf heures quinze. Ses phalanges sont blanches. Il ne ressent pas la fatigue. Le corps est une machine. La machine est bien huilée.

Sur le siège passager, le sac de sport en nylon noir contient la mort. Six kilos de mélange. Cocaïne et cyanure de potassium. Un cocktail pour les morgues.

Il regarde l'heure au tableau de bord. 23h12.

Le chronomètre interne tourne. Chaque minute augmente la probabilité d'une erreur statistique. Un consommateur impatient. Un deal de rue non répertorié. L'imprévu est l'ennemi du Nettoyeur.

Le téléphone crypté vibre dans le vide-poche. Un signal court. Trois impulsions. C'est la Comtesse.

Koster appuie sur la commande au volant. La connexion est établie. Le silence dure quatre secondes. C'est le protocole de vérification acoustique.

— État des lieux, dit la voix de la Comtesse.

La voix est sèche. Un froissement de parchemin.

— Six cibles traitées, répond Koster. Six lots récupérés. Aucun résidu laissé sur place.

— Le lot Z-4 ?

— Sécurisé à 80 %. Je me dirige vers Neuilly. Le courtier. C'est le dernier sur la liste.

— Le temps presse, Koster. La presse commence à poser des questions sur les incidents de la Goutte d'Or. On parle de règlement de comptes. Pour l'instant.

— Je serai sur zone dans neuf minutes.

Koster jette un regard sur le sac à côté de lui. Un détail le frappe. Une friction mentale. Une donnée qui ne s'aligne pas.

— Comtesse.

— Je t'écoute.

— Le manifeste de sortie du laboratoire indiquait trois mille grammes de produit pur avant la coupe.

— Exact.

— J'ai pesé les lots récupérés chez Samir, à la Chapelle et dans le loft de l'avenue Montaigne. J'ai également pris en compte les échantillons de test.

Koster marque une pause. Il change de file. Il évite un taxi avec une précision chirurgicale.

— Et alors ? demande la Comtesse.

— Le calcul ne tombe pas juste. Selon le registre de production que j'ai scanné à l'entrepôt, le lot Z-4 pesait trois mille deux cent cinquante grammes. Les huit acheteurs listés se partagent exactement trois mille grammes.

— Une marge d'erreur, Koster. Les balances de laboratoire sont sensibles à l'humidité.

— Non. Pas à ce point. Deux cent cinquante grammes manquent à l'appel. Ils ne sont pas dans le grand livre. Ils ne sont pas chez les acheteurs.

Le silence à l'autre bout du fil devient dense. Ce n'est plus un silence de transmission. C'est un silence de réflexion. Ou de dissimulation.

— Concentre-toi sur le courtier, reprend la Comtesse. Le reste est une anomalie comptable. Je m'en occupe.

— Une anomalie de deux cent cinquante grammes de cyanure pur peut tuer mille deux cents personnes, Comtesse. Ce n'est pas de la comptabilité. C'est un risque tactique.

— Fais ton travail, Koster. Abats le courtier. Récupère le dernier sachet. Le reste ne te concerne plus. Terminé.

La ligne coupe.

Koster range le téléphone. Son pouce caresse la cicatrice sur sa mâchoire. C'est un tic nerveux. Le seul qu'il s'autorise. La Comtesse a menti. Il le sait. Il le sent dans le rythme de sa respiration artificielle.

Il prend la sortie Neuilly-sur-Seine. Les immeubles haussmanniens remplacent les

tours de béton. Les rues sont larges. Les caméras de surveillance sont partout. Koster connaît leurs angles morts. Il conduit par instinct géométrique.

Il s'arrête dans une rue adjacente, à deux cents mètres de l'objectif. Il coupe le contact. Le silence retombe. Il est lourd.

Koster ouvre son sac. Il sort un ordinateur portable durci. Le châssis est en magnésium. Il branche une clé USB extraite de sa doublure. C'est une copie illégale des registres de la Goutte d'Or qu'il a effectuée avant de quitter les lieux. Il n'obéit pas seulement aux ordres. Il vérifie les ordres.

Il fait défiler les colonnes de chiffres. Les noms des chimistes. Les numéros de série des précurseurs chimiques. Le potassium vient d'une usine en Allemagne. La cocaïne d'un arrivage de Santos.

Il compare les poids de sortie du séchoir et les poids d'emballage.

Le lot Z-4.

Entrée : 3000g de base.

Coupe : 1:1.

Total théorique : 6000g.

Koster recompte mentalement ce qu'il a dans le sac.

Samir : 500g.

La Chapelle : 1500g.

Montaigne : 1000g.

Les trois autres points de vente : 2000g.

Total : 5000g.

Le courtier de Neuilly attend 750g.

Le calcul est simple. $5000 + 750 = 5750g$.

Il manque toujours deux cent cinquante grammes. Un sachet. Un fantôme.

Koster ferme l'ordinateur. Ses yeux fixent le vide. La Comtesse ne fait pas d'erreurs. Si le compte est faux, c'est que le compte est délibérément faux.

Il y a un neuvième acheteur. Un acheteur qui ne figure pas sur le grand livre. Un acheteur que la Comtesse protège. Ou un acheteur qu'elle utilise.

Il vérifie son arme. Glock 17. Canon fileté. Silencieux de type Osprey. Il engage un chargeur de dix-sept munitions. Balle dans la chambre. Il remet la sûreté.

Il sort de la voiture. La pluie est fine. Elle pique la peau.

Il marche d'un pas régulier. Pas trop vite pour ne pas attirer l'attention. Pas trop lentement pour ne pas paraître suspect. Il porte un imperméable technique. Sous le tissu, le harnais maintient le pistolet contre ses côtes.

L'adresse est un hôtel particulier. Une porte cochère en chêne massif. Un interphone avec caméra intégrée.

Koster ne sonne pas. Il contourne le bâtiment par une ruelle de service. Il repère un mur de briques de trois mètres. Il saute. Il attrape le rebord. Ses muscles se bandent. Il se hisse avec la fluidité d'un chat.

Il retombe dans un jardin à la française. Des buis taillés. Une fontaine éteinte.

Il observe la façade arrière. Trois fenêtres éclairées au premier étage. Le bureau.

Il grimpe le long d'une gouttière en zinc. Le métal est froid. Glissant. Il s'en moque. Il

atteint le balcon.

La porte-fenêtre est verrouillée. Koster sort un outil en tungstène de sa poche. Il applique une pression localisée sur le coin inférieur du verre. Un craquement sec. Presque inaudible. Il glisse une lame fine pour soulever le loquet.

Il entre dans la pièce.

L'air est chaud. Il sent le cigare et le vieux papier. C'est l'odeur de l'argent ancien.

Le courtier est assis derrière un bureau en acajou. Il s'appelle de Valmont. Soixante ans. Des cheveux gris parfaitement coiffés. Il porte une robe de chambre en soie bleue. Il est en train de verser du cognac dans un verre en cristal.

Sur le bureau, il y a un sachet plastique transparent. Le sachet Z-4. Sept cent cinquante grammes de mort blanche.

Valmont ne l'a pas entendu entrer. Koster est une ombre parmi les ombres.

Koster avance jusqu'au centre de la pièce. Il pointe son Glock vers la base du crâne de Valmont.

— Ne bougez pas, dit Koster.

Valmont se fige. Le goulot de la carafe cogne contre le cristal. Un tintement cristallin.

— Qui êtes-vous ? demande Valmont. Sa voix tremble légèrement.

— Le service après-vente.

Koster s'approche. Il récupère le sachet sur le bureau. Il le soupèse. Le poids semble

correct.

— Vous étiez censé recevoir sept cent cinquante grammes, Valmont. Pourquoi ?

— C'est... c'est la commande habituelle. Je fournis une clientèle spécifique. Des gens qui ne veulent pas être vus dans l'Est parisien.

— Le lot est contaminé, dit Koster. Cyanure. Si vous en prenez, vous mourez en moins de deux minutes.

Le visage de Valmont devient livide. Il lâche la carafe. Elle explose sur le tapis. Le cognac se répand comme une tache de sang.

— Mon Dieu... La Comtesse ne m'a rien dit.

— La Comtesse s'en fiche. Elle veut juste que le produit disparaisse. Et vous avec.

Koster regarde autour de lui. Ses yeux balaient la pièce. Il cherche l'anomalie. Les deux cent cinquante grammes manquants.

— Où est le reste, Valmont ?

— Le reste ? Quel reste ? J'ai reçu ce que j'ai commandé !

Koster appuie le canon du silencieux contre la tempe du courtier. Le métal froid fait frissonner l'homme.

— Le registre de production indique un surplus. Qui d'autre à Neuilly achète à la Comtesse ?

— Personne ! Je suis le seul intermédiaire pour ce secteur. Je vous le jure !

Koster observe les pupilles de Valmont. Elles sont dilatées. C'est une réaction physiologique à la terreur. L'homme ne ment pas. Il ne sait rien.

Koster appuie sur la détente.

Le coup est étouffé. Un "pouf" sec. La tête de Valmont bascule vers l'avant. Son front frappe le bureau avec un bruit sourd. Un filet de sang s'écoule sur le bois précieux.

Koster récupère le sachet. Il le range dans sa poche.

Il s'apprête à partir quand il remarque un détail. Sur le bureau, à côté du corps, il y a une enveloppe kraft. Elle est ouverte. À l'intérieur, il n'y a pas d'argent. Il y a des documents.

Koster les saisit. Ce sont des plans. Des schémas techniques d'une station de pompage d'eau potable. La station d'Ivry-sur-Seine.

Sur le côté du plan, une annotation manuscrite. Une écriture fine. Élégante. Celle de la Comtesse.

"Injection prévue : 03h00. Volume requis : 250g."

Koster comprend. Le froid envahit sa poitrine. Ce n'est pas de la drogue. Ce n'est jamais eu été une question de drogue. Le lot Z-4 était un test. Une validation technique pour un assassinat de masse.

La cocaïne n'était que le vecteur pour masquer l'origine du poison. Si des junkies meurent, on accuse la marchandise. Si une ville entière tombe malade, on cherche un terroriste.

La Comtesse ne nettoie pas une erreur. Elle exécute une phase finale.

Koster regarde sa montre. 23h45.

Il a été envoyé pour éliminer les témoins de la distribution du poison. Samir, les dealers, le courtier. Ils étaient tous des dommages collatéraux. Des fusibles.

Et il est le dernier fusible.

Le téléphone de Valmont, posé sur le bureau, s'allume. Un SMS s'affiche sur l'écran verrouillé.

"Le Nettoyeur est sur place. Terminez la procédure."

L'expéditeur est anonyme. Mais Koster connaît le code.

Il se jette au sol au moment où la fenêtre explose.

Un tir de sniper. Gros calibre. Le bureau de Valmont est pulvérisé par l'impact. Des éclats de bois volent partout.

Koster roule derrière un canapé en cuir. Il respire par le nez. Calme. Rythmé.

Il est dans une boîte. La Comtesse a refermé le couvercle.

Il n'est plus l'exécuteur. Il est la cible.

Il sort une grenade fumigène de sa ceinture tactique. Il dégoupille.

La pièce se remplit d'un brouillard blanc et épais.

Koster se lève. Il ne voit rien, mais il connaît la topographie de la pièce. Il a tout mémorisé en entrant.

Il se dirige vers la porte de sortie. Il ne prendra pas la fenêtre. Le sniper attend le mouvement.

Il franchit le seuil du bureau. Il est dans le couloir.

Il entend des bruits de pas lourds dans l'escalier. Des bottes de combat. Des professionnels. L'équipe d'intervention de l'Organisation. Ses propres collègues.

Koster sourit. C'est un mouvement de lèvres sans joie.

Le calcul a changé. Il ne s'agit plus de récupérer de la drogue. Il s'agit de survie balistique.

Il vérifie le poids de son Glock dans sa main. Dix-six balles restantes.

Il reste deux heures et quinze minutes avant l'injection à Ivry.

La ville dort toujours. Elle ignore qu'elle est à l'agonie.

Koster s'enfonce dans l'obscurité du couloir. Il est un spectre parmi les spectres. Mais ce spectre-là a décidé de rendre les coups.

Le nettoyage ne fait que commencer. Mais cette fois, c'est lui qui va tenir le balai.

Chapitre 8

0,25 Lux

Le bitume de l'avenue Foch est un miroir d'eau noire. La pluie fine sature l'air. 03h12. Koster gare la Yamaha MT-07 volée à deux cents mètres de l'objectif. Il ne coupe pas le moteur immédiatement. Il écoute. Le sifflement du turbo d'une berline au loin. Le clic-clic du métal qui refroidit. Rien d'autre.

Il descend. Ses bottes tactiques ne font aucun bruit sur le trottoir. Il porte un sac à dos en nylon balistique. À l'intérieur : deux charges de thermite, un masque à gaz, trois chargeurs de rechange.

L'entrée du parking souterrain ressemble à une gueule de béton. Un panneau en Plexiglas indique : *Résidence de l'Étoile. Accès Privé.* Koster sort un boîtier de clonage de fréquence. Il scanne le signal du boîtier d'entrée. Trois secondes. Le code défile. La grille en fer forgé coulisse avec un gémissement hydraulique.

Koster s'engouffre dans la rampe.

L'obscurité est presque totale. L'éclairage de sécurité a été neutralisé. Volontairement. Koster bascule ses jumelles de vision nocturne PVS-31 sur ses yeux. Le monde devient vert phosphoreux et granuleux. Les ombres s'étirent. Le silence est une masse solide.

L'indicateur de luminosité sur son optique affiche 0,25 Lux. C'est le royaume des spectres.

Il descend au niveau -3. L'odeur change. Humidité résiduelle. Vapeurs d'essence. Et

quelque chose de plus acide. La peur de quelqu'un qui attend.

Cible 4 : Morel. Un ancien flic de la BRB reconverti dans le courtage de luxe.

Cible 5 : "Le Belge". Un intermédiaire qui ne travaille que par gros volumes.

Ils sont là. À cinquante mètres. Une Mercedes Classe S noire tourne encore, ses feux de position projetant deux taches blafardes contre un pilier de béton. Deux silhouettes se découpent dans le halo. Elles gesticulent.

Koster progresse le long du mur. Il utilise les piliers comme couverture. Ses mouvements sont fluides. Son centre de gravité est bas. Il ne regarde pas les hommes. Il regarde leurs mains.

Morel tient une mallette en aluminium. Le Belge tient un sac de sport en toile. Le Lot Z-4.

— C'est pas le prix convenu, grogne Morel. Sa voix résonne, amplifiée par la structure en béton. La Comtesse a dit trois-cent-cinquante. Pas un centime de plus.

— La Comtesse est aux abonnés absents, répond Le Belge. Le marché a muté en une heure. Il y a une rumeur. Une merde chimique. Le prix de la pureté vient d'exploser.

Koster est à quinze mètres. Il sort son Glock 17. Le modérateur de son — un Osprey 9 — allonge la silhouette de l'arme. Il engage une cartouche subsonique de 147 grains. Le ressort de rappel claque avec un bruit métallique sec.

Morel s'agite. Sa main droite glisse sous sa veste. Un holster de ceinture. Un réflexe de vieux flic.

— Ne fais pas ça, flic, prévient Le Belge.

Koster s'arrête derrière le pilier B-12. Il stabilise sa respiration. Son rythme cardiaque descend à 55 battements par minute. Il visualise la trajectoire.

Il déboîte de l'ombre.

L'optique point rouge s'aligne sur la base du crâne de Morel.

Pfuitt.

La balle déchire l'air. L'impact est sourd. Morel est projeté vers l'avant. Son front heurte le capot de la Mercedes. Un bruit de pastèque qui éclate. Il s'effondre en un tas informe. La mallette tape le sol.

Le Belge n'a pas le temps de crier. Ses pupilles se dilatent. Il voit une silhouette noire, un masque de vision nocturne à deux tubes, un prédateur sorti du néant.

Koster pivote le torse. Transition fluide.

Pfuitt.

La deuxième balle entre par l'orbite gauche du Belge. Elle ressort par l'occiput, emportant avec elle un morceau de cortex et de la paroi crânienne. Le Belge bascule en arrière. Ses talons claquent une dernière fois sur le béton.

Temps total de l'engagement : 2,8 secondes.

Koster ne range pas son arme. Il scanne l'environnement à 360 degrés. Le silence revient, troué seulement par le ronronnement du moteur de la Mercedes.

Il s'approche des corps.

Le sang de Morel s'étale sur le béton, noir sous l'infra-rouge. Koster ramasse le sac de sport. Il l'ouvre. Trois briques de poudre compactée. Le marquage "Z-4" est tamponné à l'encre bleue sur le plastique.

Il sort une fiole de réactif de sa poche. Il prélève une micro-dose. La solution vire au rouge sang instantanément. Positif. Cyanure de potassium.

Il pose le sac entre les deux cadavres. Il sort les deux bâtons de thermitite. Il les dégoupille et les place au centre de la drogue.

Koster recule de cinq mètres. Il tire une fusée de détresse de poche sur les bâtons.

L'ignition est immédiate. Une lumière blanche, aveuglante, déchire l'obscurité du parking. 2500 degrés Celsius. Le magnésium brûle tout. Le plastique fond. La cocaïne s'évapore en une fumée toxique que Koster évite en s'éloignant. Le métal de la mallette de Morel commence à se liquéfier. Le béton du sol se fissure sous l'effet de la chaleur thermique.

Koster regarde l'incendie chimique pendant dix secondes. Les preuves n'existent plus. Les vecteurs sont éliminés.

Il se détourne pour remonter vers la sortie.

Soudain, un flash de lumière vive balaie le niveau -3. Ce n'est pas le thermitite. C'est un phare de voiture. En haut de la rampe.

Un SUV noir dévale la pente à toute allure. Les pneus crissent.

Koster plaque son dos contre un pilier. Il change de chargeur. Il reste un angle mort dans sa vision périphérique.

Le SUV pile à trente mètres. Quatre portières s'ouvrent simultanément.

Des hommes en tenue d'intervention. Pas de police. Pas d'insignes. Des casques FAST, des gilets porte-plaques discrets, des SIG MCX équipés de silencieux et de désignateurs laser.

L'Organisation. Ses propres collègues. L'équipe de nettoyage de la Comtesse.

— Koster ! crie une voix. C'est fini. Pose l'arme.

Koster reconnaît la voix. C'est Varga. Un ancien du 1er RPIMa. Un technicien de la mort, comme lui.

— La Comtesse a changé le contrat, Koster, continue Varga. Tu es devenu un risque systémique. On ne laisse pas un homme seul gérer un empoisonnement de masse. C'est mauvais pour le bilan comptable.

Les points laser rouges commencent à danser sur les piliers autour de Koster. Ils cherchent sa silhouette.

Koster ne répond pas. Parler est une perte d'oxygène. Parler donne une position acoustique.

Il jette un coup d'œil à sa montre. Deux heures et quatre minutes.

Il doit sortir de ce parking. Le thermite continue de crépiter, créant un rideau de fumée blanche et épaisse qui commence à saturer le plafond.

— On a l'ordre de ramener ton crâne, Koster, dit Varga. Rien de personnel. Juste de la logistique.

Koster sort une grenade flash-bang de sa ceinture. Il compte. Une. Deux.

Il la lance par-dessus son épaule, vers le centre de l'allée.

L'explosion est un coup de tonnerre dans le caisson de résonance du parking. 170 décibels. 6 millions de candelas.

Koster sprinte.

Il ne court pas vers la sortie. Il court vers le fond du parking, vers les box privés.

Des tirs éclatent derrière lui. Des rafales courtes. Trois coups. Trois coups. Professionnels. Le béton vole en éclats à quelques centimètres de ses talons.

Il repère un conduit de ventilation de grande taille sur le mur du fond. Il tire sur le cadenas de la grille.

Pang.

La grille s'ouvre. Il se hisse à l'intérieur au moment où une pluie de balles crible le métal de la gaine.

Il rampe dans le noir absolu. Le métal de la gaine vibre sous les impacts de balles. L'air est chargé de poussière et de graisse froide.

Il sent l'adrénaline brûler ses muscles. Son corps est une machine qui refuse de s'arrêter.

Il atteint une autre grille, dix mètres plus loin. Elle donne sur une ruelle derrière l'avenue.

Il donne un coup de pied dans le métal. La grille cède. Il retombe sur le goudron mouillé.

Il ne s'arrête pas. Il court vers l'ombre des immeubles haussmanniens.

Derrière lui, dans les entrailles du parking, le thermite a fini de consumer le Lot Z-4. Il ne reste que des cendres et du métal fondu.

Koster s'arrête dans un renforcement de porte. Il sort son téléphone crypté. Un message s'affiche sur l'écran.

Localisation Cible 6 : Ivry-sur-Seine. Entrepôt portuaire. Transaction imminente.

Il reste deux heures.

Sa main ne tremble pas, mais ses poumons brûlent. Il sent le goût du fer dans sa bouche.

La Comtesse a envoyé ses meilleurs loups.

Koster recharge son Glock. Il range le chargeur vide dans sa poche. Il ne laisse jamais de traces.

— Tu as tort, Varga, murmure-t-il pour lui-même.

Il s'élanche dans la nuit parisienne.

Ce n'est plus de la logistique.

C'est une guerre d'usure. Et il reste encore trois kilos de poison dans la nature.

Le prochain arrêt est Ivry. Le dernier rempart avant l'overdose collective.

Koster disparaît dans le brouillard, redevenant ce qu'il a toujours été : un prédateur silencieux dans une ville qui s'apprête à mourir.

Chapitre 9

La Goutte d'Or : Retour

03:14. Rue de la Goutte d'Or.

La pluie s'écrase sur le bitume huileux. Elle lave la pisse et la sueur des trottoirs, mais l'odeur de la misère reste accrochée aux murs. Koster coupe le contact de la berline banalisée. Le moteur claque en refroidissant. Un bruit de métal qui souffre.

Il vérifie son équipement. Glock 17 en holster de ceinture. Un chargeur engagé, une cartouche en chambre. Trois chargeurs de réserve dans les poches tactiques. Un couteau de combat Benchmade, lame fixe, manche en G10. Une lampe torche Surefire, 1000 lumens.

Ses doigts glissent sur le polymère froid de l'arme. Sa main est stable. Rythme cardiaque : 62 battements par minute.

L'objectif est simple. Les techniciens du laboratoire. Chen et Moretti. Ils ont raté la coupe. Le Lot Z-4 est un arrêt de mort pour le réseau. En logistique criminelle, une erreur humaine se corrige par une soustraction définitive. Koster est la gomme.

Il sort du véhicule. L'air est saturé d'humidité. Il remonte le col de sa veste en Gore-Tex. Il ne regarde personne. Les ombres qui traînent sous les porches s'effacent à son passage. Ils sentent le prédateur. Ils connaissent cette démarche : celle d'un homme qui n'a pas de temps pour les témoins.

Il atteint le numéro 42. Un immeuble de rapport. Façade lépreuse. Escalier en colimaçon, marches en bois qui gémissent. L'odeur change à mesure qu'il grimpe.

Elle devient chimique. Acide chlorhydrique. Ammoniaque. La signature olfactive de la Goutte d'Or.

Troisième étage. Porte blindée, habillage bois pour la discrétion.

Koster sort sa lampe. Il ne l'allume pas encore. Il pose l'oreille contre le battant. Silence total. Trop total. Un laboratoire de coupe tourne normalement 24 heures sur 24. Le bourdonnement des ventilateurs, le cliquetis des balances, le souffle des brûleurs. Là, rien.

Il sort un jeu de passes. Trois secondes. La serrure débraie.

Il entre en "Slicing the pie". Le canon de son Glock précède son regard. Il balaie le vestibule. Lumière éteinte. Il bascule l'interrupteur de sa Surefire. Le faisceau blanc, chirurgical, découpe l'obscurité.

Rien.

Le laboratoire est vide.

Koster progresse dans la pièce principale. Les tables en inox brillent sous sa lampe. Elles sont nues. Pas un sachet. Pas une trace de poudre blanche. Les balances de précision ont disparu. Les fûts de solvants aussi.

Il s'approche d'un plan de travail. Il passe un doigt ganté sur la surface. Rien. Pas de poussière. Pas de résidu.

Il braque sa lampe vers le sol. Le carrelage est humide. Des reflets arc-en-ciel flottent dans de minces pellicules d'eau.

Il s'accroupit. Il approche son visage du carrelage.

L'odeur le frappe. Ce n'est plus l'ammoniaque. C'est du chlore haute concentration. De l'eau de Javel industrielle mélangée à un détergent enzymatique. Le genre de produit utilisé dans les abattoirs ou les morgues.

Ses muscles se tendent.

Il se redresse et inspecte les murs. Les plinthes ont été frottées. Il n'y a plus une seule empreinte digitale, plus une seule fibre de vêtement, plus une seule goutte de sueur.

Il se dirige vers l'arrière-salle. La zone de repos des techniciens.

Deux lits de camp. Les matelas ont été retirés. Les cadres en métal sont propres. Sur la table de chevet improvisée, un cendrier. Vide. Lavé à grande eau.

Koster sent une décharge d'adrénaline, froide comme de la glace, remonter le long de sa colonne vertébrale.

Ce n'est pas un départ précipité. C'est une évaporation organisée.

Il retourne dans la pièce principale. Il cherche une faille dans le nettoyage. Son regard s'arrête sur la bouche d'aération, au plafond. La grille est de travers.

Il tire une chaise en inox. Elle ne grince pas sur le sol encore mouillé. Il monte dessus. Il dévisse la grille avec la pointe de son couteau.

À l'intérieur du conduit, il trouve un petit objet rectangulaire. Un émetteur-récepteur GSM. Un mouchard de proximité.

Il le laisse en place.

Si le mouchard est là, c'est qu'on attend son passage.

Koster descend de la chaise. Ses yeux scannent l'espace à 360 degrés. Il n'est plus le chasseur. La perception de l'environnement change. Chaque zone d'ombre devient une menace balistique potentielle.

Il se dirige vers l'évier. Les canalisations sont neuves. Le siphon a été changé.

Il comprend.

Chen et Moretti ne sont pas partis. Ils n'ont pas été déplacés. Ils ont été liquéfiés.

L'Organisation ne laisse jamais de témoins quand la menace est terroriste. Le cyanure dans le Lot Z-4 n'était pas une erreur de manipulation. C'était un protocole de purge. Et il est en train de marcher en plein dedans.

Il sort son téléphone. Pas de signal.

Le brouilleur est actif dans un rayon de vingt mètres.

Il n'est pas seul dans l'immeuble.

Il éteint sa lampe. Noir total.

Il se plaque contre le mur, près de la fenêtre qui donne sur la cour intérieure. Il ne respire presque plus. Il écoute.

Un bruit de frottement. Très léger. Du nylon contre du béton. Sur le toit.

Ils sont au-dessus.

Koster évalue ses options. La porte principale est un goulot d'étranglement. S'ils sont professionnels, ils ont posé une charge directionnelle ou ils attendent qu'il sorte pour l'allumer au fusil à pompe.

La fenêtre. Trop étroite. Chute de trois étages. Risque de fracture des membres inférieurs élevé.

Le monte-charge.

Il se déplace dans l'ombre, vers le fond du laboratoire. Il connaît le plan. Il l'a étudié pendant trois minutes avant de venir. Le monte-charge servait à monter les fûts de 50 litres.

Il atteint la grille métallique. Il tire la poignée avec une lenteur infinie. Le métal ne doit pas chanter.

Il s'insère dans la cabine étroite. C'est un cercueil de métal de 1m20 de côté. L'odeur d'huile de moteur est épaisse.

Il appuie sur le bouton "RDC".

Rien. Le courant a été coupé.

Il lève les yeux. La trappe de secours du monte-charge.

Il se hisse à la force des bras. Il sort sur le toit de la cabine, dans la gaine sombre. Les câbles d'acier sont poisseux de graisse noire.

Il entend une explosion. Sèche. Sourde.

La porte d'entrée du laboratoire vient de sauter.

Des bruits de pas lourds. Des ordres brefs, étouffés par des masques à gaz.

— Clear !

— Clear !

— Cible absente.

Koster commence à grimper le long des câbles. Ses mains brûlent. La graisse rend la prise précaire. Il utilise ses jambes en opposition contre les parois de la gaine.

Il arrive au niveau du quatrième étage. Il voit de la lumière à travers la fente des portes du monte-charge.

Il s'arrête.

Au-dessus de lui, à l'étage supérieur, une autre porte s'ouvre.

— Il n'est pas descendu, dit une voix. Une voix de femme. Calme. Trop calme.

Koster reconnaît le timbre. La Comtesse n'envoie pas de simples exécutants. Elle a activé l'Unité de Nettoyage de Surface. Les "Éboueurs".

— Il est dans la gaine, reprend la voix. Grenade.

Koster ne réfléchit pas. Il ne peut pas monter. Il ne peut pas descendre.

Il sort son Glock. Il tire trois fois dans le mécanisme de verrouillage des portes du quatrième étage. Le bruit est assourdissant dans l'espace clos.

Il frappe les portes de ses deux pieds. Elles cèdent.

Il bascule dans le couloir du quatrième étage au moment où une détonation ébranle la gaine au-dessus de lui. Une onde de choc thermique lui brûle la nuque. Des débris de métal et de béton pleuvent dans le puits.

Il roule sur le sol. Il se rétablit en position de tir.

Le couloir est vide. Appartements déserts. Immeuble en cours de saisie.

Il court vers l'escalier de service, à l'opposé de l'escalier principal.

Il descend les marches quatre à quatre. Son corps est une masse cinétique. Il ne sent plus la fatigue. Il ne sent plus le goût de fer dans sa bouche.

Il atteint le rez-de-chaussée. Il débouche dans une arrière-cour encombrée de palettes et de vieux pneus.

Une silhouette se découpe sous un réverbère. Un homme en tenue d'intervention grise. Casque balistique. Visière abaissée. Fusil d'assaut HK416.

L'homme épaule.

Koster n'a pas le temps de viser. Il tire en marchant. Double-tap au thorax. Un au visage.

Les deux premières balles s'écrasent sur la plaque de céramique du gilet. La troisième percute la visière en polycarbonate. Elle ne traverse pas, mais le choc projette la tête de l'adversaire en arrière.

Koster est déjà sur lui.

Il saisit le canon du HK416, le détourne vers le sol. Il plante son couteau Benchmade

sous le menton, dans la zone molle entre le casque et le gilet.

Il enfonce la lame jusqu'à la garde. Il tourne d'un quart de tour.

L'homme a un spasme. Ses jambes flanchent. Koster l'utilise comme bouclier humain pendant deux secondes, balayant la cour du regard.

Personne d'autre. Pour l'instant.

Il lâche le cadavre. Il ramasse le HK416. Il vérifie le sélecteur. Semi-auto. Il récupère deux chargeurs sur la veste du mort.

Il ne retourne pas à sa voiture. Elle est piégée ou surveillée.

Il escalade le mur de la cour. Les tessons de bouteilles incrustés dans le ciment lui entaillent les paumes. Il ne lâche pas son arme.

Il retombe dans une ruelle adjacente.

Il marche d'un pas rapide, sans courir, pour ne pas attirer l'attention des rares voitures de police qui patrouillent.

Il s'arrête sous le porche d'une épicerie fermée. Il sort son téléphone de secours. Celui que la Comtesse ne connaît pas.

Il tape un code. Accès aux caméras de la ville. Trafic illégal, mais efficace.

Il cherche l'adresse d'Ivry-sur-Seine. L'entrepôt portuaire.

L'image s'affiche sur l'écran fissuré.

Il voit des fourgons noirs. Des hommes en mouvement. Ce n'est pas une transaction.

C'est une mise en scène.

Le Lot Z-4 n'est pas destiné à être vendu. Il est destiné à être répandu. L'Organisation ne veut pas purger son réseau. Elle veut créer un incident majeur. Une diversion d'une ampleur telle que tous les services de renseignement se focaliseront sur un attentat chimique.

Pendant ce temps, les vrais flux, les milliards, passeront ailleurs.

Koster range le téléphone.

Il regarde ses mains. La graisse noire du monte-charge se mélange au sang de l'Éboueur.

Il n'est plus le nettoyeur de la Comtesse.

Il est le dernier grain de sable dans une machine de mort industrielle.

Il reste quatre-vingt-dix minutes avant que le premier sac ne soit ouvert à Ivry.

Koster lève les yeux vers le ciel de Paris. La pluie redouble.

— Vous avez oublié une chose, murmure-t-il.

Il engage une cartouche dans la chambre du HK416. Le bruit mécanique est le seul verdict qu'il accepte.

— Je ne sais pas nager. Alors je vais devoir rester sur le pont jusqu'à ce que tout le monde coule.

Il s'enfonce dans la nuit. Destination Ivry.

Le chapitre de la Goutte d'Or est clos. Le massacre, lui, ne fait que commencer.

Koster ne court plus contre le poison. Il court pour arracher la gorge de ceux qui l'ont distillé.

Ses pas ne font aucun bruit sur le pavé mouillé.

La ville respire encore. Pour l'instant.

Chapitre 10

Avenue Montaigne

03h14. Avenue Montaigne.

Le bitume brille sous la pluie fine. Les réverbères projettent des halos orange sur les façades haussmanniennes. C'est le triangle d'or. Le silence a un prix. Ici, il coûte des millions.

Koster est garé à cinquante mètres de l'entrée du numéro 12. Un SUV sombre, moteur coupé. Il ne transpire pas. Son rythme cardiaque est stabilisé à 58 battements par minute. Il vérifie son équipement. HK45 au holster. Silencieux monté. Un couteau tactique en polymère. Trois doses d'atropine.

Il sort du véhicule. Ses semelles en caoutchouc ne produisent aucun son.

La porte cochère est verrouillée par un système Vigik de troisième génération. Koster sort un boîtier de sa poche. Fréquence scannée. Code intercepté en quatre secondes. Le loquet magnétique claque. Une plainte métallique imperceptible.

Il entre.

Le hall sent la cire d'abeille et le parfum de synthèse. Les murs sont tapissés de miroirs vieillis. Koster ne regarde pas son reflet. Il cherche les caméras. Deux dômes noirs au plafond. Angles morts identifiés. Il se déplace le long de la paroi gauche.

L'ascenseur est trop lent. Trop bruyant. Il prend l'escalier de service.

Six étages. Les marches sont en bois dur. Il pose ses pieds sur les bords, là où la structure est la plus rigide. Zéro craquement. Sa respiration est nasale. Profonde. Contrôlée.

Palier du sixième. Une seule porte. Chêne massif. Blindage interne de classe 4. Serrure Fichet à sept points.

Koster pose son oreille contre le bois.

À l'intérieur, de la musique. Un beat électronique sourd. Minimaliste. Rythme métronomique. Des rires étouffés. Une voix d'homme, aiguë, nasale. Une voix de femme, traînante.

Félix de la Tour. Héritier d'un empire de la cosmétique. Vingt-quatre ans. Casier vierge. Narines abrasées par deux ans de consommation quotidienne.

Chloé. Mannequin agence Elite. Dix-neuf ans. Poids : 48 kilos. Dépendance chimique installée.

Ils sont la Cible 6. Ils détiennent 150 grammes du Lot Z-4.

Koster sort une sonde optique. Un fil de fibre de verre glissé sous la porte. L'image s'affiche sur son bracelet-écran.

Le loft est vaste. Concept ouvert. Murs blancs. Éclairage par néons encastrés. Le mobilier est réduit au strict minimum. Au centre, une table en marbre de Carrare. Massive. Rectangulaire.

Sur la table : une balance de précision, deux pailles de verre, et le sac plastique scellé thermiquement.

Le sac Z-4.

Félix est debout. Il porte un peignoir en soie noire. Ses mains tremblent légèrement. Il manipule une carte de crédit en or pour aligner la poudre. La poussière blanche brille sous les néons. Elle a l'air pure. Elle est létale.

Chloé est assise sur la table. Ses jambes sont longues, dénudées. Elle observe le rituel avec une impatience fébrile. Elle se lèche les lèvres.

Koster range la sonde.

La serrure est complexe. Il n'utilisera pas de crochetage classique. Trop long. Il sort un extracteur de cylindre hydraulique. Un outil de pompier, version chirurgicale. Il le fixe sur le barillet.

Pression constante.

Le métal hurle à l'intérieur du mécanisme. Le bruit est couvert par la basse de la musique.

Le cylindre cède. Koster le rattrape avant qu'il ne touche le sol.

Il tourne le pêne avec un tournevis plat.

La porte s'ouvre de deux centimètres.

L'odeur arrive. Champagne. Tabac froid. Et cette pointe d'ammoniaque qui émane du sac ouvert.

Koster entre.

Félix ne l'entend pas. Il vient de terminer deux lignes. Épaisses. Parfaites. Il tend la

paille en verre à Chloé.

— Cadeau, dit Félix. C'est de la spéciale. Direct de la Chapelle.

Chloé sourit. Elle se penche. Ses cheveux blonds frôlent le marbre. Elle expire pour vider ses poumons.

Koster franchit les dix mètres qui le séparent de la table en trois secondes.

Chloé approche la paille de sa narine droite.

Koster pose sa main gauche sur le front de la jeune femme. Il la repousse violemment en arrière. Elle bascule du marbre. Elle tombe sur le parquet en poussant un cri étouffé.

Félix sursaute. Ses yeux sont dilatés. Il voit une ombre noire, un visage de pierre, un homme qui n'a pas sa place dans son monde.

— Qu'est-ce que... commença Félix.

Koster ne répond pas.

Félix tente de se saisir d'une bouteille de Cristal Roederer. Un réflexe de défense dérisoire.

Koster dégaine le HK45. Le mouvement est fluide. Une ligne droite. Il ne pointe pas le canon. Il utilise la culasse en acier comme une masse.

Le coup percute le visage de Félix de bas en haut.

Le craquement est sec. Précis. L'os propre de la cloison nasale explose. Le cartilage

se fragmente. Le sang gicle instantanément, maculant le marbre blanc de gouttelettes rouge vif.

Félix s'effondre. Ses mains montent à son visage. Ses doigts s'enfoncent dans le liquide chaud. Il essaie de hurler, mais le sang coule déjà dans sa gorge. Il s'étouffe.

Koster range son arme. Il attrape le sac de Z-4.

Il observe la poudre sur la table. Les lignes préparées.

Si Chloé avait aspiré, elle serait morte avant de toucher le sol. Arrêt respiratoire. Tachycardie ventriculaire. Cyanose généralisée.

Koster sort une fiole d'alcool isopropanol. Il la vide sur le marbre. Il sort un chiffon en microfibre. Il essuie la poudre et le sang. Il ne laisse rien. La surface redevient lisse. Froide.

Chloé est recroquevillée au pied de la table. Elle tremble. Ses yeux sont fixés sur Koster. Elle a uriné sur le parquet. Une tache sombre s'étend sous elle.

— Ne bougez pas, dit Koster.

Sa voix est un bourdonnement basse fréquence. Sans haine. Sans menace. Un simple fait.

Il se penche sur Félix. L'héritier gémit. Sa respiration est un sifflement humide. Son nez n'est plus qu'une masse informe et violacée. Il ne mourra pas. Mais la structure de son visage est définitivement modifiée.

Koster saisit Félix par le col du peignoir. Il le soulève sans effort. Il le traîne vers la salle de bain en marbre noir.

Il jette l'homme dans la douche à l'italienne. Il ouvre l'eau froide.

Le choc thermique fait suffoquer Félix. Le sang est lavé, dilué, évacué par la bonde en chrome.

— Vous avez acheté du poison, dit Koster. Pas de la drogue. Du cyanure de potassium.

Félix tente de parler. Des bulles de sang éclatent sur ses lèvres.

— Si vous parlez à la police, je reviens. Si vous parlez à vos amis, je reviens. Si vous cherchez à savoir qui je suis, je reviens.

Koster ferme le robinet.

Il retourne dans le salon. Chloé n'a pas bougé. Elle est en état de choc catatonique.

Koster récupère le sac de Z-4. 150 grammes. Il vérifie le poids à l'œil. Le compte est bon.

Il regarde l'heure sur sa montre. 03h22.

Huit minutes depuis son entrée dans le bâtiment.

Il reste deux cibles. Les plus dangereuses. Celles qui ne consomment pas, mais qui redistribuent.

Koster se dirige vers la sortie. Il s'arrête devant Chloé.

Il sort une liasse de billets de sa poche. Deux mille euros. Il les pose sur la table

propre.

— Pour le ménage, dit-il.

Il sort.

L'escalier de service est toujours silencieux. Koster descend les marches quatre à quatre, sans bruit. Ses muscles sont chauds. L'adrénaline est présente, mais canalisée.

Il sort dans la rue. La pluie a cessé.

Il remonte dans le SUV. Il pose le sac de Z-4 sur le siège passager. Le plastique capte la lumière blafarde du tableau de bord.

Il active son téléphone. Une carte satellite s'affiche. Un point clignote dans le 93. La Courneuve.

Le mariage.

Samir.

Le client qui n'a pas attendu pour couper sa part.

Koster démarre. Le moteur gronde sourdement dans l'avenue déserte.

Il a sauvé deux vies inutiles. Il va maintenant devoir en prendre des dizaines pour empêcher l'hécatombe.

La Comtesse l'a envoyé nettoyer les traces. Elle ne lui a pas dit que les traces étaient des êtres humains.

Il engage la première. Les pneus crissent sur le pavé humide.

Il n'est plus un nettoyeur.

Il est un prédateur en quête de sa propre survie.

Le Lot Z-4 est une arme. Koster est le doigt qui appuie sur la détente, mais il a décidé de détourner le canon vers ceux qui ont chargé le chargeur.

Direction le Nord.

Le compteur affiche 140 km/h sur les quais de Seine.

La ville dort encore. Elle ne sait pas que son sang est en train de se changer en acide.

Koster serre le volant. Ses articulations blanchissent.

Vingt minutes avant La Courneuve.

Le temps est la seule munition qu'il ne peut pas recharger.

Chapitre 11

Interception Mécanique

03h12. Porte d'Aubervilliers.

Le bitume du périphérique est une langue de goudron liquide. L'éclairage au sodium projette une lueur orange sale sur le pare-brise. Koster stabilise la vitesse du SUV à 110 km/h. Ses mains sont sèches. Ses yeux balayent les trois rétroviseurs tous les cinq secondes. Un métronome humain.

Le téléphone est fixé sur le support magnétique. L'application de géolocalisation indique un point bleu en mouvement rapide sur la voie intérieure.

Cible 7.

Identité : Inconnue.

Vecteur : Yamaha T-Max 530. Noir mat. Plaque d'immatriculation repliée.

Cargaison : 400 grammes de Z-4.

Le signal clignote. La distance se réduit. Cinq cents mètres. Quatre cents.

Koster rétrograde. Le moteur grimpe dans les tours. Le sifflement du turbo accompagne la poussée. Il change de file sans clignotant. Les autres automobilistes sont des obstacles fixes. Des ombres dans des boîtes de métal froissé.

Le T-Max apparaît dans le champ de vision. Le conducteur porte un casque intégral blanc. Un blouson de cuir trop large qui claque au vent. Il pilote avec une agressivité nerveuse. Il zigzague entre une Peugeot et un utilitaire. Il ne sait pas qu'il transporte la mort. Il ne sait pas qu'il est déjà mort.

Koster ajuste sa trajectoire. Il se place sur la file de gauche. Il maintient une distance de sécurité apparente. Il observe le comportement thermique des pneus de la cible. Le pilote du T-Max prend de l'angle. Il est pressé.

Le GPS indique une zone de travaux dans deux kilomètres. Rétrécissement des voies. Absence de bande d'arrêt d'urgence. C'est l'entonnoir.

Koster serre le volant. Le cuir du grip grince. Il active le mode Sport. La suspension se rigidifie. Le SUV devient un bloc de deux tonnes réactif au millimètre.

Le T-Max accélère. 125 km/h. Le pilote regarde par-dessus son épaule gauche. Il a repéré les optiques LED du SUV. Il détecte une anomalie dans le flux du trafic. L'instinct de la proie.

Il ouvre les gaz en grand. Le pot d'échappement crache une flamme bleue. Le scooter se cabre légèrement.

Koster écrase l'accélérateur. Le V8 biturbo répond sans latence. L'inertie colle son corps au siège. 130. 140. 150 km/h.

Le tunnel approche. Les parois de béton renvoient le hurlement des moteurs. L'acoustique est saturée.

Le pilote du T-Max tente un passage entre un camion et la glissière de sécurité centrale. Un espace de soixante centimètres. Il force le passage. Le métal frôle le béton dans une gerbe d'étincelles.

Koster ne ralentit pas. Il calcule l'angle de dérive. Il percute l'aile arrière de la voiture que le scooter vient de dépasser. Un choc contrôlé. Juste assez pour l'écarter de sa trajectoire et s'ouvrir un couloir. La voiture part en tête-à-queue derrière lui. Il ne

regarde pas l'accident. Il n'existe plus. Seule la cible compte.

Sortie du tunnel. La pluie recommence à tomber. Fine. Grasse. Un mélange d'eau et de résidus de gomme. Le coefficient d'adhérence chute de 40 %.

La cible 7 perd de la stabilité. Le train arrière du T-Max amorce un guidonnage. Le pilote se tasse sur sa machine. Il est en panique. La panique est une erreur de calcul.

Koster se porte à sa hauteur, sur la droite.

Il voit le sac à dos du pilote. Un modèle de randonnée bon marché. Le Z-4 est à l'intérieur.

Le pilote tourne la tête. À travers la visière fumée, Koster devine des yeux écarquillés. Le gamin comprend que ce n'est pas un règlement de compte entre bandes. C'est une exécution mécanique.

Koster donne un coup de volant sec vers la gauche.

Le pare-chocs avant renforcé du SUV percute le bras oscillant du scooter. Le contact est bref. Brutal.

Le T-Max est catapulté. La physique est implacable. Transfert d'énergie cinétique. 2200 kilos contre 210.

Le scooter entame une glissade de cent mètres sur le flanc. Le pilote est désarçonné. Son corps rebondit sur le bitume comme un mannequin de crash-test.

Koster freine. Il maintient le véhicule en ligne droite malgré l'aquaplaning.

Devant, un semi-remorque de transport logistique, un Scania de 40 tonnes, arrive sur

la voie centrale. Le chauffeur n'a pas le temps de réagir.

Le pilote du T-Max glisse directement sous l'essieu arrière de la remorque.

Le bruit est étouffé par le grondement de la route. Un craquement sec. Comme une branche morte.

Les roues jumelées du camion broient le bassin, puis le thorax, puis le sac à dos.

Koster observe la scène à travers ses essuie-glaces qui battent un rythme régulier.

Le sac de Z-4 explose sous la pression. Une nuage blanc s'élève instantanément. La poudre est aspirée par les turbulences d'air créées par le camion.

La pluie s'en charge.

Le cyanure de potassium rencontre l'eau de pluie. Dissolution chimique. La concentration devient infinitésimale. Le poison se dilue dans les égouts du périphérique.

Neutralisation environnementale réussie.

Koster range son véhicule sur le bas-côté, quelques mètres plus loin. Il laisse le moteur tourner.

Il descend. Ses bottes tactiques s'enfoncent dans la pellicule d'eau huileuse.

Il marche vers la zone d'impact.

Le camion ne s'est pas arrêté. Le chauffeur n'a probablement rien senti. Une simple secousse dans la suspension pneumatique.

Le corps de la cible 7 est étalé sur trente mètres. C'est une traînée de chair, de textile et de plastique noir. Le casque blanc est fendu en deux. Le contenu est inutile à analyser.

Koster s'accroupit près des restes du sac à dos. Il reste quelques traces de poudre blanche sur le bitume, rapidement lavées par l'averse.

Il sort son téléphone. Il prend une photo de la plaque d'immatriculation tordue du scooter.

Il envoie l'image.

"Cible 7 traitée. Colis détruit. Aucune récupération possible."

La réponse arrive en trois secondes.

"Bien. Cap sur la zone 8. La Courneuve. Le mariage a commencé."

Koster se relève. L'odeur de la mort est couverte par celle du gasoil brûlé et de l'ozone.

Il remonte dans le SUV. Il vérifie l'heure sur le tableau de bord. 03h24.

Le timing est serré.

Il engage la première. Les pneus crissent sur les débris de verre et de plastique.

Il ne ressent rien. Pas de remords. Pas de satisfaction.

Juste la sensation du volant dans ses paumes. Le poids du HK45 contre sa hanche.

Le trajet vers le Nord continue.

L'autoroute A1 est une tranchée sombre. Koster accélère à nouveau. Le moteur ronronne. Une bête de métal disciplinée.

Il pense à la fiole d'atropine dans sa poche.

Il pense au fait qu'il ne sait pas nager.

Il regarde le paysage urbain défiler. Les barres d'immeubles de la Seine-Saint-Denis se dessinent contre le ciel gris de pré-aube. Des forteresses de béton où la vie est une monnaie dévaluée.

Le mariage de Samir.

Trois cents invités. Un orchestre. Des familles. Et des rails de Z-4 qui circulent peut-être déjà sur des plateaux d'argent.

Koster sait que le nettoyage ne pourra pas être aussi propre qu'ici.

Il va devoir changer de méthode.

L'interception mécanique est terminée.

La phase de chirurgie de masse commence.

Il serre les dents. Une pulsation sur sa tempe droite.

La Courneuve est à cinq minutes.

Les premières lumières du chapiteau apparaissent au loin, derrière les grillages de la zone industrielle. Une tache de lumière joyeuse dans une nuit de poison.

Koster éteint ses phares. Il pénètre dans la zone en mode furtif.

Le prédateur est arrivé à destination.

Le compteur affiche 03h30.

Le temps est désormais une arme chargée pointée sur sa propre tempe.

Il coupe le contact. Le silence retombe, lourd, oppressant.

Il vérifie le chargeur de son arme. 15 balles.

Il en a deux de rechange.

45 opportunités d'arrêter le massacre par le massacre.

Il sort du véhicule. La pluie tombe plus fort. Elle lave le sang sur son pare-chocs.

Il s'avance vers le bruit de la musique.

Le chapitre 11 est clos.

Le suivant sera écrit en rouge.

Chapitre 12

Le Dossier Fantôme

La carcasse de la BMW 540i craque sous la pluie. Le métal refroidit. La température extérieure affiche 4 degrés. Dans l'habitacle, l'air est saturé d'ozone et de tabac froid.

Koster ne regarde pas le chapiteau. Il regarde l'écran de son terminal mobile. Un Panasonic Toughbook CF-31. Coque en magnésium. Résistant aux chutes de deux mètres. Étanche. Un outil de guerre.

Il branche une antenne directionnelle sur le port USB. Il la pose sur le tableau de bord. La pointe vers le sud-est. Vers le 8ème arrondissement. Vers elle.

Ses doigts frappent les touches. Un bruit sec. Plastique contre pulpe.

Il lance le protocole de tunnelisation. Le logiciel "Ghost" s'exécute. Une suite de lignes vertes sur fond noir. Koster n'est pas un hacker. Il est un technicien de la pénétration. Il connaît les failles comme il connaît les angles morts d'un bâtiment.

Il utilise une porte dérobée. Un accès qu'il a acheté trois mois plus tôt à un administrateur système endetté. Un investissement de sécurité.

L'accès est validé.

ˆCONNECTION ESTABLISHED. ENCRYPTION: AES-256.ˆ

Il pénètre dans les archives de la Comtesse. Le serveur s'appelle "OLYMPE". Un nom de dieu pour une femme de sang.

Koster navigue dans les répertoires. Les noms de fichiers sont codés. Des dates. Des coordonnées GPS. Des montants financiers. Il cherche le dossier Z-4.

Il le trouve dans un dossier nommé "ÉCURAGE".

Il ouvre le fichier. Un tableur Excel. Froid. Carré.

Ligne 1 : *Lot Z-4. Composition : Cocaïne HCL 85%. Cyanure de Potassium 15%.*

Ligne 2 : *Objectif : Évaluation de la réactivité du réseau de nettoyage.*

Ligne 3 : *Variable de contrôle : Unité Koster.*

Koster ne cille pas. Ses yeux scannent les données.

Le lot n'a pas été contaminé par accident. La Comtesse a ordonné le mélange. Elle a envoyé trois kilos de mort dans les veines de Paris pour tester son propre système. Pour voir à quelle vitesse elle pouvait effacer ses propres traces.

C'est un exercice de gestion de crise grandeur nature. Les acheteurs sont des dommages collatéraux. Des statistiques.

Koster descend plus bas dans le document.

Phase 4 : Neutralisation des témoins.

Cible 1 : Samir (La Courneuve). Statut : En cours.

Cible 2 : Morel (Neuilly). Statut : Éliminé.

Cible 3 : Le Belge (Pigalle). Statut : Éliminé.

Il arrive à la fin de la liste.

Cible 9 : Agent de nettoyage (KOSTER).

Motif : Obsolescence programmée. Connaissance critique du protocole Z-4.

Méthode : Équipes de soutien Delta.

Heure d'exécution : 04h00.

Koster regarde sa montre. 03h42.

Il lui reste dix-huit minutes.

Il ferme le terminal. Il le range dans son sac technique. Il n'a pas besoin de plus d'informations. La géométrie de la situation est claire. Il est le dernier déchet à ramasser.

Dehors, la musique du mariage change. Un morceau de rap lourd. Les basses font vibrer les vitres de la voiture.

Une porte du chapiteau s'ouvre. Un homme sort en titubant. Il ne porte pas de veste. Sa chemise blanche est trempée. Il s'appuie contre un poteau électrique.

Koster l'observe.

L'homme porte ses mains à sa gorge. Il essaie de respirer. Ses poumons refusent l'oxygène. Le cyanure bloque la respiration cellulaire. L'étouffement interne commence.

L'homme tombe à genoux. Il vomit une mousse rosâtre sur le bitume. Ses muscles se contractent. Une convulsion violente. Sa tête frappe le sol.

Koster ne bouge pas. Il compte les secondes.

Vingt. Trente. Quarante.

L'homme ne bouge plus. Ses pupilles sont dilatées. Ses yeux fixent le ciel gris. Mort.

Le poison fonctionne. La Comtesse a réussi son test.

Koster sort de la voiture. La pluie lave son visage. Il ne sent pas le froid. Il sent le métal de son arme contre sa cuisse.

Il vérifie les environs. Un parking désaffecté. Des conteneurs de chantier. Une carcasse de bus brûlée à cinquante mètres.

L'équipe Delta ne viendra pas par la route principale. Trop visible. Ils utiliseront les accès secondaires. Par les rails de la zone industrielle.

Il prend son sac. Il se dirige vers le bus brûlé. C'est un meilleur poste de tir que la BMW.

Il s'installe dans la carcasse. L'odeur de plastique cramé est encore présente. Il pose son fusil d'assaut HK416 sur le rebord d'une fenêtre brisée. Il déploie le bipied.

Il attend.

Le mariage continue à cent mètres de là. Des gens dansent sur le cadavre du type à la chemise blanche. Ils ne savent pas encore que le plateau de service est une guillotine.

Koster repense à la Comtesse.

Soixante-cinq ans. La voix de papier de verre. Elle l'a recruté à sa sortie de la Légion. Elle lui a donné un but. Des cibles. Une raison d'exister dans le silence.

Maintenant, elle veut son effacement.

Il n'éprouve pas de haine. La haine est une perte d'énergie. Il éprouve une clarté absolue.

Le monde est un système. Elle est l'architecte. Il est le matériau de construction. Quand le matériau devient encombrant, on le démolit.

Il voit une lumière au loin. Faible. Des lunettes de vision nocturne. Infrarouge passif.

Trois silhouettes se détachent contre le grillage, côté voies ferrées. Elles progressent en formation de diamant. Pas de lampes. Pas de bruit. Des professionnels.

L'équipe Delta.

Koster ajuste sa lunette thermique. Les formes humaines apparaissent en blanc brillant.

Il respire lentement. Inspirer. Bloquer. Expirer à moitié.

Il vise le premier homme. Le point rouge se pose sur le plexus.

Il appuie sur la détente.

Le silencieux étouffe la détonation. Un bruit de pneumatique qui claque.

Le premier homme s'effondre. Net.

Les deux autres se séparent instantanément. Ils plongent derrière des blocs de béton.

Koster ne bouge pas. Il attend qu'ils relèvent la tête.

"Ici Koster," dit-il dans sa radio, sur la fréquence de l'Organisation.

Un silence. Puis une voix grésille.

"Koster. Tu es en avance sur le planning."

C'est la voix de la Comtesse. Calme. Derrière son bureau dans le 8ème.

"Le lot Z-4 est efficace," dit Koster. "Le premier sujet est mort en soixante-douze secondes."

"Bien. Les données sont précieuses."

"Je suis la cible numéro 9."

"Tu es un excellent employé, Koster. Mais tu es une trace. Et les traces s'effacent."

Koster voit un mouvement à gauche. Le deuxième homme tente une approche par le flanc.

Koster change de cible. Il tire deux fois.

Le béton éclate. L'homme recule. Une balle dans l'épaule.

"Tu as envoyé des enfants, Comtesse," dit Koster dans la radio.

"J'ai envoyé de quoi finir le travail. Ne sois pas arrogant. C'est une erreur de débutant."

"Je ne suis pas arrogant. Je suis fonctionnel. Et je ne sais pas nager."

"Quel rapport ?"

"Aucun. C'est juste un fait."

Il coupe la radio. Il laisse l'appareil au sol.

Il sait qu'elle va tracer le signal. Elle va envoyer d'autres équipes. La ville va se refermer sur lui.

Le troisième homme de l'équipe Delta lance une grenade fumigène. Un nuage gris s'élève devant le bus.

Koster n'attend pas qu'ils chargent. Il sort par l'arrière du bus. Il rampe dans la boue.

Il atteint le grillage. Il utilise une pince coupante. Un trou de cinquante centimètres. Il se glisse de l'autre côté.

Il est maintenant sur les voies ferrées. L'obscurité est totale.

Il regarde le chapiteau du mariage. Il voit Samir sortir. Le client numéro 1. Il sourit. Il tient une petite fiole dans la main. Il est fier de son achat.

Koster pourrait l'abattre. Arrêter le carnage.

Il ne le fait pas.

Samir rentre dans la tente.

Dans dix minutes, la fête sera un funérarium.

Koster se met à courir le long des rails. Il se dirige vers le nord. Vers les entrepôts.

Il n'est plus l'exécuteur de l'Organisation.

Il est un virus dans le système.

Il doit trouver une voiture propre. Il doit changer d'identité. Il doit remonter la chaîne jusqu'au bureau du 8ème arrondissement.

Il vérifie son chargeur. 12 balles.

Plus les deux de rechange.

42 opportunités de corriger l'architecte.

La pluie redouble d'intensité. Elle bat le fer des rails.

Koster disparaît dans le noir.

Le dossier fantôme est ouvert.

Le nettoyage vient de changer de direction.

La cible n'est plus dans la rue. Elle est au sommet de la pyramide.

Il sent la fiole d'atropine dans sa poche. L'antidote.

Il ne l'utilisera pas pour lui.

Il l'utilisera pour rester en vie assez longtemps pour voir la Comtesse s'étouffer avec ses propres statistiques.

Le chapitre 12 s'achève dans le silence des traverses de bois.

Le rouge va bientôt couler sur le marbre blanc de l'avenue Montaigne.

Chapitre 13

L'Emboscade du 8ème

23h42. Avenue Montaigne.

La pluie lave le trottoir. L'eau s'engouffre dans les caniveaux, emportant les résidus d'hydrocarbures. Koster gare l'Audi RS6 volée à un carrefour plus bas. Il laisse le moteur tourner. Une diversion thermique si la police passe. Il descend. Ses bottes techniques 5.11 ne font aucun bruit sur le bitume mouillé.

Le numéro 12 est un immeuble haussmannien. Façade en pierre de taille. Balcons en fer forgé. L'entrée est protégée par un digicode et un lecteur de badge RFID. Koster ne sort pas son matériel d'effraction. Il attend.

Une femme sort. Robe de soirée. Fourrure. Elle exhale une nuée de nicotine. Elle ne regarde pas l'homme massif dans l'ombre. Koster bloque la porte du pied. Un mouvement fluide. Il s'introduit dans le hall.

L'air change. Chaleur étouffée. Odeur de cire et de lys. Le silence est une couche de plomb. Le tapis de couloir étouffe ses pas. Il repère les caméras. Des dômes noirs, discrets. Il connaît les angles morts. Il progresse dans le champ d'ombre, le long de la corniche.

L'ascenseur est au fond du hall. Portes en laiton brossé. Koster appuie sur le bouton d'appel. Le mécanisme s'ébroue. Un grondement sourd dans la cage. Le voyant numérique égrène les étages.

L'ascenseur arrive. Les portes s'ouvrent sur un intérieur tapissé de velours cramoisi.

Koster entre. Il appuie sur le bouton 6. Le bureau de la Comtesse occupe tout l'étage.

L'ascension commence.

Koster sort son téléphone. L'écran est allumé sur un analyseur de spectre. Les barres de signal tombent brusquement à zéro. Un voile gris envahit l'interface.

Brouillage.

Un émetteur à ondes courtes, type militaire. Portée réduite. Cela signifie que la source est à moins de dix mètres. Probablement au-dessus de sa tête.

Koster ne change pas de posture. Ses muscles ne se contractent pas. Il vérifie visuellement son équipement. Glock 17 en holster de ceinture, rétention de niveau 2. Deux chargeurs de réserve sur le flanc gauche. Couteau de combat à lame fixe, manche en G10, fixé sur la bretelle de son gilet pare-balles, sous la veste de pluie.

L'ascenseur passe le 4ème étage.

Koster glisse sa main droite sous sa veste. Il déverrouille la sécurité du holster. Le clic est imperceptible.

Le 5ème étage s'affiche.

Le signal de brouillage s'intensifie. Son téléphone émet une vibration thermique avant de s'éteindre. Protection de surcharge.

Koster fléchit légèrement les genoux. Il déplace son centre de gravité vers l'avant. Il sait ce qui l'attend derrière les portes de bronze. Un couloir en L. Une réception en marbre blanc. Deux piliers porteurs à gauche. Une baie vitrée à droite.

L'ascenseur s'arrête. Un ding cristallin résonne dans la cabine.

Les portes coulissent.

L'obscurité est totale dans le bureau. Seule la lumière rouge du boîtier de brouillage clignote sur le bureau d'accueil.

Koster ne sort pas. Il se plaque contre la paroi intérieure de l'ascenseur, à droite des commandes.

Une rafale déchire le silence.

Le bruit est sec. Percutant. 9mm Parabellum. Les balles perforent le velours cramoisi de la cabine. La paroi de bois éclate en copeaux. Le miroir du fond vole en éclats de verre sécurit. Les impacts dessinent une ligne horizontale à hauteur d'homme.

Trois tireurs. La cadence de tir indique des pistolets-mitrailleurs. Probablement des MP5K.

Koster attend la fin du cycle. Les tireurs vident leur premier chargeur pour saturer la zone. Un classique de l'embuscade en espace clos.

Un silence de deux secondes. Le temps de la transition ou de la réindexation.

Koster surgit de l'ascenseur en position basse. Il roule sur l'épaule gauche. Il se rétablit derrière le premier pilier en marbre.

Le premier mercenaire est à six mètres. Position Alpha. Derrière le comptoir de la réception. Il change son chargeur.

Koster tend le bras. Visée réflexe. Point rouge sur le sternum.

Deux coups.

Le mercenaire est projeté en arrière. Le sang asperge le logo de l'Organisation gravé sur le mur. Il s'effondre sans un cri.

Le deuxième tireur, Position Bravo, est dans l'angle du couloir. Il ouvre le feu. Les balles de 9mm percutent le pilier de marbre. Des éclats de pierre brûlants frappent le visage de Koster. Il ne cille pas.

Il analyse l'angle. Bravo utilise le pilier opposé comme couverture.

Koster sort une grenade fumigène de sa poche cargo. Il dégoupille. Il la fait rouler sur le marbre.

Un nuage gris et épais envahit la pièce en quatre secondes.

"Contact ! Contact à gauche !" crie Bravo.

Une voix d'homme. Accent d'Europe de l'Est.

Koster ne bouge pas. Il utilise ses oreilles. Les bruits de pas. Le frottement du Nylon. Le cliquetis d'un sélecteur de tir.

Le troisième homme, Charlie, est sur la droite. Près de la baie vitrée. Il tente de contourner par le flanc.

Koster se déplace dans la fumée. Il connaît la topographie du lieu par cœur. Il a étudié les plans déposés à la mairie pendant deux heures.

Il sent une présence à sa droite. Charlie.

L'homme porte des lunettes de vision nocturne. Un modèle GPNVG-18. Inutile dans la fumée dense. Il les relève sur son casque.

Koster est à un mètre.

Il ne tire pas. Trop de bruit. Trop de lumière.

Il sort son couteau. La lame noire ne reflète rien.

Il saisit Charlie par l'arrière du casque. Il tire la tête en arrière. Il enfonce la lame dans la base du crâne, entre l'atlas et l'axis. La moelle épinière est sectionnée.

Le corps de Charlie devient mou. Koster le guide au sol pour éviter le bruit de la chute.

Il récupère le MP5K de Charlie. Il vérifie la chambre. Une cartouche engagée.

Bravo panique. Il tire au hasard dans le brouillard gris. Les flashes de départ de feu illuminent la pièce par intermittence.

Koster se déplace vers le fond, vers les bureaux administratifs. Il utilise les cloisons en verre fumé comme protection visuelle.

Bravo s'avance. Il est au milieu de la réception. Il cherche ses coéquipiers.

"Alexei ? Marek ?"

Pas de réponse.

Koster contourne par la gauche. Il est maintenant derrière Bravo.

Le brouilleur sur le bureau émet un sifflement aigu. La batterie faiblit.

Koster ajuste sa visée avec le MP5K. Il tire une brève rafale de trois coups.

La première balle frappe l'omoplate. La deuxième perfore le poumon droit. La troisième sectionne la carotide.

Bravo tourne sur lui-même comme une toupie cassée. Il s'abat sur une table en verre qui explose sous son poids.

Koster lâche le pistolet-mitrailleur. Il reprend son Glock.

Le silence revient. Plus lourd qu'avant.

Il reste un problème. L'impact qu'il a ressenti au début de l'échange.

Koster s'adosse à un mur. Il ouvre sa veste. Une balle de 9mm est écrasée dans la fibre de Kevlar de son gilet, juste au-dessus du plexus. L'énergie cinétique a été absorbée. Il sent une douleur sourde. Une côte fêlée, probablement. Sa respiration est courte.

Il ignore la douleur. Il vérifie les corps.

Marek. Alexei. Le troisième n'a pas de nom. Des contractuels. Du matériel jetable.

Il ramasse le brouilleur. Il le fracasse au sol d'un coup de talon.

Son téléphone vibre. Le signal revient.

Trois appels manqués. Numéro masqué. La Comtesse.

Il regarde vers le fond du couloir. Une double porte en chêne massif. Le sanctuaire.

Koster recharge son Glock. Il remplace le chargeur entamé par un plein. 17 balles.

Il avance. Ses pas laissent des traces de sang sur le tapis de soie. Un mélange du sang des mercenaires et de l'eau de pluie qui goutte de ses vêtements.

Il arrive devant la porte. Elle n'est pas verrouillée.

Il l'ouvre d'un coup de pied contrôlé. Il entre, l'arme haute, balayant la pièce.

Le bureau est vaste. Des bibliothèques montent jusqu'au plafond. Des milliers de dossiers papier. L'Organisation n'aime pas le numérique. Le papier ne se pirate pas. Il se brûle.

La Comtesse est assise derrière son bureau en acajou. Elle ne porte pas de gilet pare-balles. Elle porte un tailleur Chanel gris. Elle fume une cigarette longue.

Elle ne semble pas surprise par le carnage dans l'entrée.

Sur le bureau, un écran affiche les flux vidéo des couloirs. Elle a tout vu.

"Tu es en retard, Koster," dit-elle. Sa voix est un râle sec. "Trois minutes et douze secondes pour nettoyer la réception. Tu vieillis."

Koster ne baisse pas son arme. Le point rouge de son optique Trijicon est fixé sur le front de la femme.

"Ils n'étaient pas sur le contrat," dit Koster.

La Comtesse lâche une volute de fumée. Elle sourit. Ses dents sont jaunes.

"Le contrat a été révisé. L'optimisation des ressources. Tu as fait ton travail. Le lot Z-4 est intercepté. Les porteurs sont morts. La ville est propre."

"Et moi ?"

"Toi, tu es une trace. Et les traces, on les efface."

Elle appuie sur un bouton sous son bureau.

Un clic mécanique résonne derrière Koster.

Il ne se retourne pas. Il sait ce que c'est. Un verrouillage électromagnétique des portes de sortie.

"Le gaz sera libéré dans soixante secondes," continue la Comtesse. "Un dérivé du lot Z-4. Sous forme vaporeuse. Rapide. Indolore pour une structure nerveuse comme la tienne."

Koster regarde la fiole d'atropine dans sa main gauche. Il l'avait sortie en entrant.

Il regarde la Comtesse.

"J'ai déjà pris l'antidote," ment Koster.

Le regard de la Comtesse change. Une micro-oscillation des pupilles. La peur.

Koster s'approche du bureau. Il pose la fiole d'atropine devant elle.

"C'est la seule," dit-il.

Le sifflement du gaz commence dans les bouches d'aération au plafond. Une brume incolore descend lentement.

La Comtesse regarde la fiole. Elle regarde Koster.

Koster range son arme.

"Tu as soixante secondes pour décider si tes statistiques valent plus que ta vie," dit-il.

Il se dirige vers la baie vitrée qui donne sur l'avenue Montaigne.

Il sort un marteau brise-vitre de sa poche.

Le verre blindé résiste au premier coup. Koster frappe encore. Le point d'impact se fragilise.

Le gaz remplit la pièce.

La Comtesse se jette sur la fiole d'atropine. Ses doigts tremblent. Elle casse l'ampoule de verre. Elle tente d'aspirer le liquide.

Koster brise enfin la vitre. L'appel d'air est immédiat. Le gaz est aspiré vers l'extérieur par la dépression.

Il se tourne vers la Comtesse. Elle est au sol, convulsant.

Koster s'approche. Il ramasse l'ampoule cassée.

"C'était de l'eau saline," dit-il froidement.

La Comtesse le regarde, les yeux exorbités. Elle essaie de parler, mais ses poumons sont déjà pétrifiés.

Koster ne regarde pas l'agonie. Il se dirige vers le coffre-fort derrière le bureau. Il connaît le code. Il l'a récupéré sur le corps du chimiste à la Goutte d'Or.

Le coffre s'ouvre.

À l'intérieur, pas d'argent. Juste un carnet noir. Le Grand Livre original. Les noms. Les comptes. Les politiciens. Les flics.

Koster glisse le carnet dans sa veste.

Il retourne vers la fenêtre brisée. Il regarde l'avenue en bas. Les gyrophares bleus commencent à apparaître au bout de la rue.

Il n'est plus un outil. Il n'est plus une cible.

Il est le propriétaire du système.

Koster enjambe le rebord de la fenêtre. Il saisit la gouttière en zinc. Il descend vers l'obscurité.

Derrière lui, dans le bureau luxueux, la Comtesse finit de mourir dans un silence de marbre.

Le chapitre 13 se termine. La pluie continue de tomber. Elle lave tout. Sauf le sang.

Chapitre 14

Atropine

Le zinc de la gouttière est une lame froide sous ses paumes. Koster descend. Ses mouvements sont automatiques. Fluides.

À trois mètres du sol, son pied glisse sur une attache descellée. Son corps bascule. Il se rattrape d'une main. Sa cuisse gauche percute l'angle vif d'un rebord de fenêtre en pierre de taille.

Le frottement déchire le nylon du pantalon 5.11. La peau cède.

Koster lâche prise. Il réceptionne l'impact sur les talons. Flexion des genoux. Roulade sur le bitume gras de l'arrière-cour. Il se relève en une seconde. Le Glock 17 est déjà dans sa main droite. Canon pointé vers l'obscurité.

Rien ne bouge. Juste le ronronnement d'un extracteur d'air au-dessus d'une cuisine de restaurant.

Il sent une chaleur humide sur sa jambe. Il baisse les yeux. Une entaille de huit centimètres barre son quadriceps. Un éclat de verre blindé est resté fiché dans la chair. Le verre est poisseux. Une fine pellicule de poudre blanche adhère à la surface vitrée.

Le lot Z-4.

Le contact cutané est négligeable. Mais le verre a tranché le derme. Le poison est entré par voie sanguine.

Le calcul est immédiat dans son cerveau. Poids : 92 kilos. Quantité estimée de cyanure injectée : 0,5 milligramme. Seuil de toxicité : proche.

Les premiers signes apparaissent à la dixième seconde.

Un goût d'amande amère envahit sa gorge. Ses gencives picotent. Une onde de chaleur monte de son estomac vers sa poitrine. Ses poumons semblent se rigidifier. L'oxygène entre, mais les cellules refusent de le traiter. C'est l'asphyxie chimique.

Koster range le Glock. Ses doigts sont déjà engourdis. Il fouille sa poche cargo gauche. Il sort le tube cylindrique en polymère noir.

L'auto-injecteur d'atropine.

Il retire le capuchon de sécurité d'un coup de dents. Il plaque l'extrémité contre sa cuisse droite, à l'opposé de la blessure.

Il appuie.

Un déclic mécanique. L'aiguille perce le tissu et le muscle. Le ressort libère la dose massive de sulfate d'atropine.

Koster maintient la pression pendant trois secondes. Un. Deux. Trois.

Il rejette le tube vide.

Le choc est violent. L'atropine n'est pas un remède, c'est un séisme. Elle bloque les récepteurs colinérgiques. Elle force le cœur à ignorer les ordres du système nerveux parasympathique.

Le rythme cardiaque de Koster décolle.

80 battements par minute. 120. 160. 190.

Ses tempes battent comme des marteaux de forge. Le sang tape contre ses tympanes. Sa vision se brouille, puis se stabilise avec une netteté surnaturelle.

Il se redresse. Ses pupilles sont deux trous noirs immenses. Mydriase totale. La faible lueur des réverbères de l'avenue Montaigne devient une source lumineuse aveuglante.

Il voit tout. Les particules de pluie qui flottent dans l'air. Les fissures dans le goudron. Les vibrations des vitres sous l'effet des sirènes au loin.

Son système nerveux est en surchauffe. L'atropine a stoppé l'effet paralysant du cyanure, mais elle transforme son corps en une machine de guerre à usage unique.

Koster ramasse son sac. Le carnet noir est là. Le Grand Livre.

Il se dirige vers la sortie de l'impasse. Ses pas ne touchent plus le sol, ils le percutent. Chaque mouvement est une explosion de puissance contrôlée.

À l'angle de la rue, un premier cordon de police se met en place. Deux voitures sérigraphiées barrent l'accès. Quatre agents. Gilets pare-balles. Lampes torches.

Koster observe. Il ne ressent pas la peur. Il analyse les fréquences lumineuses des gyrophares. Le bleu est une onde. 450 nanomètres.

Il doit franchir le périmètre.

Il contourne un bac à ordures en métal. Le bruit du plastique sur le métal résonne

comme un coup de feu dans ses oreilles augmentées.

Un policier se tourne. "Hé ! Vous là-bas ! Arrêtez-vous !"

La voix du policier est lente. Distordue. Comme un disque vinyle qui tourne à la mauvaise vitesse. Pour Koster, le temps s'est étiré.

Le policier porte la main à son holster. Un Sig Sauer Pro 2022. Le cuir du holster grince.

Koster réagit avant que le policier n'ait déverrouillé sa sécurité.

Il sprinte. Trente mètres en trois secondes.

Le policier lève son arme. Koster est déjà sur lui. Il saisit le poignet de l'agent. Une torsion sèche. Le radius craque. Le Sig Sauer tombe au sol.

Koster frappe. Un coup de paume à la base du nez. Le cartilage explose. Le policier s'effondre.

Le deuxième agent crie quelque chose dans sa radio. Koster ne l'écoute pas. Il saisit une brique sur un muret de chantier. Il la lance. La trajectoire est parfaite. La brique percute le visage du deuxième policier. Il bascule en arrière.

Koster ne finit pas le travail. Il n'a pas le temps.

Son cœur tape à 210 BPM. Ses mains tremblent. C'est le prix de l'atropine. Une hyper-excitabilité neuromusculaire.

Il s'engouffre dans une bouche de métro. Station Franklin D. Roosevelt.

Les couloirs sont vides à cette heure. Le carrelage blanc luit sous les néons. Le bourdonnement de l'électricité dans les câbles est insupportable. Un sifflement aigu qui lui déchire le crâne.

Il court vers les quais. Ligne 1.

Un train entre en station. Le bruit est un cataclysme. Koster plaque ses mains sur ses oreilles. Ses ongles s'enfoncent dans son cuir chevelu.

Il monte dans le dernier wagon. Les portes se referment.

Il s'assoit sur un strapontin. Il est seul.

Il sort le carnet noir. Ses mains secouent le papier. Il force ses yeux à se fixer sur les noms.

Marchand. Delmas. Lefebvre.

Des noms de la haute administration. Des numéros de comptes à la HSBC. Des coordonnées GPS dans le désert malien.

Le réseau de la Comtesse n'était pas une simple filière de drogue. C'était une infrastructure de déstabilisation. Le lot Z-4 n'était pas une erreur. C'était un test de stress. Une purge chirurgicale.

Koster sent une goutte de sueur brûlante couler le long de sa colonne vertébrale.

Sa vision commence à osciller. L'effet de l'atropine atteint son plateau. La redescente sera brutale. Un crash cardiaque.

Il doit trouver un endroit sûr. Un endroit où il pourra mourir ou se reconstruire.

Le train s'arrête à Châtelet.

Koster descend. Ses jambes sont lourdes comme du plomb fondu. Sa cuisse blessée ne saigne plus, la vasoconstriction a fermé les vaisseaux. La plaie est noire.

Il remonte vers la surface. Place de la poterne des Peupliers. Un quartier de transit. Anonyme.

Il marche jusqu'à une cabine téléphonique hors d'usage. Derrière, une trappe de service pour les égouts. Il connaît le schéma. Il l'a étudié pendant trois jours avant la mission.

Il soulève la plaque en fonte. 120 kilos. Il la déplace comme s'il s'agissait de carton. L'adrénaline et l'atropine lui donnent une force de levage absurde.

Il descend dans le puits. L'odeur d'eau croupie et de méthane l'agresse.

Il avance dans la galerie technique. Les rats fuient devant lui. Il voit leurs signatures thermiques dans l'obscurité. Ses yeux captent l'infrarouge.

Il atteint une alcôve sèche. Un ancien poste de contrôle de la ville de Paris.

Il pose le carnet sur une table en métal rouillé.

Il sort une trousse de secours de sa veste. Fil de suture. Bétadine.

Il n'utilise pas d'anesthésique. Son système nerveux est déjà trop saturé.

Il nettoie la plaie à la cuisse. Le liquide ambré mousse au contact du cyanure résiduel. Il serre les dents. Un grognement sourd s'échappe de sa gorge.

Il commence à recoudre. Point de suture simple. Huit points.

Le fil tire sur la chair. La douleur est une information. Elle lui permet de rester conscient.

Une fois terminé, il s'allonge sur le sol froid.

Son rythme cardiaque commence enfin à ralentir. 180. 150. 120.

Le silence revient. Le sifflement électrique s'atténue.

Koster ferme les yeux. Il tient le carnet noir contre sa poitrine.

Il sait ce qui va se passer maintenant. L'Organisation va envoyer les nettoyeurs. Ils ne chercheront pas la marchandise. Ils chercheront le livre.

Il n'est plus Koster, l'exécuteur.

Il est le point de rupture.

Dans l'obscurité des égouts, son cœur finit par trouver un rythme régulier. 60 battements par minute.

Koster dort. Un sommeil de prédateur.

À la surface, Paris continue de s'empoisonner. Mais le poison a changé de mains.

Le carnet noir attend le matin.

Koster aussi.

Chapitre 15

Le Dernier Client

05h42. Avenue Montaigne.

Le bitume est une éponge grise saturée d'eau. La pluie a cessé, mais l'humidité s'accroche aux façades haussmanniennes. Elle s'insinue dans les poumons. Koster sort de l'ombre d'un porche. Sa silhouette est une découpe noire sur le gris sale de l'aube.

Sa jambe droite est une barre de fer. La douleur est une fréquence radio constante. 400 hertz de brûlure. La suture tient. Le pantalon technique 5.11 dissimule le gonflement de la plaie. Il boite légèrement, mais son centre de gravité reste bas. Stable.

Il s'arrête devant le numéro 12.

Immeuble de grand standing. Pierre de taille. Caméras dôme 4K à chaque angle. Koster connaît les angles morts. Il connaît le code de l'entrée de service. Il connaît le temps de réaction de la patrouille privée qui tourne dans le quartier. Onze minutes.

Il insère une fiche magnétique dans le lecteur. La diode passe au vert. Le clic électromagnétique est le seul bruit dans la rue déserte.

Il entre.

Le hall sent la cire d'abeille et le vide. Le marbre est veiné de gris, comme un cadavre bien entretenu. Koster ne prend pas l'ascenseur. Trop confiné. Trop prévisible. Il

emprunte l'escalier de service. Les marches en bois grincent sous ses 92 kilos. Il stabilise sa respiration. Inspiration quatre secondes. Blocage deux secondes. Expiration quatre secondes. Le rythme cardiaque descend à 65.

Quatrième étage. Porte blindée. Placage chêne.

Koster sort son Glock 17. Il vérifie la chambre. Un chambré. Quinze dans le chargeur. Il retire la sûreté. Le métal est froid contre sa paume. Il ne frappe pas. Il utilise sa propre clé. Celle que la Comtesse lui a donnée trois ans plus tôt. Pour les urgences de niveau un.

Le verrou s'efface sans un bruit.

L'appartement est immense. Un mausolée de 300 mètres carrés dédié au silence. Pas de musique. Pas de télévision. Juste le tic-tac d'une horloge de parquet dans le salon. L'odeur est celle du papier ancien et du thé froid.

Koster traverse la galerie. Ses semelles en caoutchouc n'émettent aucun son sur le parquet en point de Hongrie. Il voit sa propre image dans les miroirs dorés. Un spectre avec une cicatrice sur la mâchoire. Un outil utilisé.

Le bureau est au fond. La double porte est entrouverte. Une lueur jaune s'en échappe.

Koster entre, l'arme basse, le long de la cuisse.

La Comtesse est assise derrière un bureau en acajou. Elle ne sursaute pas. Elle ne lève même pas les yeux de son registre. Elle porte un tailleur Chanel gris perle. Ses cheveux blancs sont tirés en un chignon si serré qu'il semble tendre la peau de son visage. Elle ressemble à une tortue de luxe.

Sur le cuir du bureau, posé bien en évidence, un sac plastique scellé. 500 grammes.

Poudre blanche. Lot Z-4.

Le dernier client.

— Tu es en retard, Koster, dit-elle. Sa voix est un froissement de parchemin.

— Les variables ont changé, répond Koster.

Il ne range pas son arme. Il reste à trois mètres du bureau. Distance de sécurité balistique.

— Tu as le carnet ?

Koster sent le petit livre noir contre sa poitrine. Le poids de huit vies. Ou de ce qu'il en reste.

— Le carnet est sécurisé. Les sept premières cibles sont éliminées. Le produit est détruit. Sauf celui-là.

Il désigne le sac d'un mouvement de menton. La Comtesse lève enfin les yeux. Ses pupilles sont des têtes d'épingle. Pas de peur. Juste une curiosité clinique.

— Pose-le sur le bureau, Koster. Le carnet.

— Pourquoi le cyanure ?

La question tombe comme une douille sur le carnet. La Comtesse esquisse un sourire qui ne touche pas ses yeux. Elle joint ses mains aux doigts noueux par l'arthrite.

— L'Organisation stagnait, dit-elle. Trop de gras. Trop de sous-traitants qui pensaient devenir des associés. Samir. Neuilly. La Goutte d'Or. Ils commençaient à poser des

questions sur les marges. Ils devenaient bruyants. Dans notre métier, le bruit est une pathologie.

Elle marque une pause. Elle désigne le sac de 500 grammes.

— Le lot Z-4 était un test de stress. Une purge systémique. Le cyanure de potassium n'est pas une erreur de laboratoire, Koster. C'est une solution de nettoyage. Rapide. Radical. Sans appel.

Koster ne bouge pas un muscle. Son esprit traite l'information. Il n'analyse pas la moralité. Il analyse la structure.

— Vous avez empoisonné votre propre réseau, dit-il.

— J'ai élagué les branches mortes. L'enquête pour terrorisme chimique dont je t'ai parlé ? Une fiction. La police ne remontera jamais jusqu'ici. Les corps seront froids, les preuves seront dissoutes. L'Organisation renaîtra plus saine. Plus obéissante.

— Et moi ?

La Comtesse soupire. Elle ouvre un tiroir de son bureau. Koster lève son Glock. Elle sort une boîte de cigares en cèdre. Elle en prend un. Elle utilise un coupe-cigare en argent avec une précision de chirurgien.

— Toi, tu es l'outil parfait, Koster. Mais un scalpel qui a touché une plaie infectée doit être stérilisé. Ou jeté.

Elle allume le cigare. La fumée bleue s'élève vers le plafond peint.

— Tu as tué sept personnes en six heures. Tu es blessé. Tu es traçable. Tu as vu le carnet. Tu sais qui a payé. Tu sais qui a reçu. Tu es devenu une archive vivante. Et les

archives se brûlent.

Koster ressent une vibration dans sa jambe blessée. Un spasme musculaire. Son corps réagit à la menace avant son cerveau.

— La cible numéro 8, dit Koster. C'est moi.

— Ne sois pas narcissique. La cible numéro 8, c'est le témoin. C'est la fonction que tu occupes en ce moment précis.

Elle appuie sur un bouton sous son bureau.

Un clic discret retentit derrière Koster. La porte par laquelle il est entré vient de se verrouiller électroniquement. Des volets blindés descendent lentement sur les fenêtres de l'Avenue Montaigne. Le silence devient hermétique.

— Dans cette pièce, il y a assez de gaz sarin pour tuer un éléphant en trente secondes, dit la Comtesse avec une neutralité terrifiante. Les buses sont dissimulées dans les moulures. J'ai mon antidote dans le tiroir. Et toi, tu as ta fiole d'atropine, je suppose ? Celle que tu gardes par paranoïa ?

Koster ne répond pas. Ses yeux scannent la pièce. Pas de sortie. Pas d'oxygène de secours visible.

— L'atropine ne suffira pas contre cette concentration, continue-t-elle. Donne-moi le carnet, Koster. Je te promets une mort par balle. C'est plus propre. Plus digne pour un homme de ton calibre. Les nettoyeurs sont dans le couloir. Ils attendent mon signal.

Koster regarde le sac de cocaïne au cyanure sur le bureau. 500 grammes de mort pure.

Il regarde la Comtesse. Elle est la structure. Il est l'outil.

— Le problème avec les structures, dit Koster, sa voix plus basse qu'un murmure, c'est qu'elles reposent sur des fondations.

Il fait un pas en avant. Sa jambe ne lui fait plus mal. L'adrénaline a tout effacé.

— Si on retire une pierre, tout s'effondre.

— Tu ne tireras pas, Koster. Si je meurs, le système de gaz s'active automatiquement. Un dispositif "homme mort".

Koster range son Glock dans son holster. Le geste est lent. Délibéré.

La Comtesse fronce les sourcils. Pour la première fois, une ride d'incertitude traverse son front de porcelaine.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Koster sort le carnet noir de sa poche. Il le pose sur le bureau, à côté du sac de Z-4.

— Vous avez dit que je traitais les humains comme des obstacles balistiques, dit Koster. C'est vrai. Mais vous avez oublié une chose.

Il s'approche encore. Il est maintenant à un mètre. Il peut sentir l'odeur du cigare et celle, plus acide, de la peur qui commence à émaner de la vieille femme.

— Un obstacle ne discute pas. Il se contourne. Ou il se brise.

Koster saisit le sac de 500 grammes. D'un mouvement sec, il déchire le plastique.

La poudre se répand sur le bureau en acajou. Un nuage blanc et fin s'élève dans l'air.

— Qu'est-ce que tu fais ? crie la Comtesse. Elle recule son fauteuil, mais elle est coincée contre le mur.

Koster prend une poignée de la poudre. Il ne la respire pas. Il garde ses lèvres serrées.

Il attrape le visage de la Comtesse de sa main gauche. Ses doigts sont des étaux de titane. Il lui écrase les mâchoires pour forcer l'ouverture de sa bouche. Elle essaie de griffer ses avant-bras, mais ses mains de vieille femme n'ont aucune prise sur le tissu technique.

— Le lot Z-4, dit Koster. Pureté létale. Arrêt cardiaque en quatre-vingt-dix secondes.

Il lui enfonce la poignée de poudre dans la gorge.

La Comtesse s'étouffe. Ses yeux sortent de leurs orbites. Elle inhale la poussière de mort. Le cyanure réagit instantanément avec l'humidité de ses muqueuses.

Koster la relâche.

Elle tombe de son fauteuil. Elle convulse sur le tapis persan. Ses talons martèlent le sol. Un bruit de tambour rapide. Ses doigts se crispent, cherchant le tiroir de l'antide, mais Koster repousse le meuble d'un coup de pied.

Il regarde sa montre.

05h51.

La Comtesse devient bleue. Une cyanose foudroyante. Ses poumons refusent

l'oxygène. Elle cherche l'air comme un poisson hors de l'eau. Ses mouvements deviennent désordonnés. Puis, un dernier spasme plus violent que les autres.

Silence.

L'horloge de parquet continue son tic-tac.

Koster ne bouge pas. Il attend. Dix secondes. Vingt secondes. Le système "homme mort" ne s'active pas. Le gaz sarin ne vient pas.

Il s'approche du corps. Il fouille la poche de la veste Chanel. Il trouve une télécommande. Un petit boîtier noir avec deux boutons.

Il appuie sur le premier. Les volets blindés remontent dans un sifflement hydraulique. La lumière grise du matin inonde la pièce, révélant la poussière de cocaïne qui flotte encore dans l'air comme de la neige.

Il appuie sur le second. La porte du bureau se déverrouille.

Koster ramasse le carnet noir. Il le range dans sa poche. Il prend le sac de Z-4 déchiré et le vide entièrement sur le visage et le corps de la Comtesse. Une overdose évidente pour n'importe quel médecin légiste pressé de clore le dossier d'une vieille femme riche.

Il se dirige vers la sortie.

Dans le couloir, deux hommes en costume noir attendent. Ils ont des pistolets-mitrailleurs MP5 sous leurs vestes. Ils voient Koster sortir. Ils voient le sang sur son pantalon.

Ils ne voient pas la Comtesse derrière lui.

— C'est fini, dit Koster. Elle vous attend à l'intérieur pour le débriefing. Elle a dit de ne pas la déranger pendant dix minutes. Elle doit passer un appel.

Les deux nettoyeurs se regardent. Ils connaissent Koster. Ils savent qu'il est l'outil préféré. Ils s'écartent.

Koster descend l'escalier de service. Un pas après l'autre. La douleur dans sa jambe est maintenant une vieille amie.

Il sort dans l'Avenue Montaigne.

Le jour est levé. Paris s'éveille. Les premiers camions-poubelles font leur ronde. Les livreurs de pain s'activent.

Koster marche vers le métro. Il n'est plus un exécuteur. Il n'est plus un nettoyeur.

Il est le point de rupture.

Il sort son téléphone jetable. Il compose un numéro qu'il connaît par cœur. Celui d'une cellule de crise à la DGSI.

— J'ai le grand livre du lot Z-4, dit-il en s'insérant dans la foule des travailleurs du matin. Venez me chercher. Porte de la Chapelle. Dans une heure.

Il raccroche. Il jette le téléphone dans une bouche d'égout.

Le poison a changé de mains.

La ville peut enfin commencer à respirer.

Koster, lui, continue de marcher. Droit devant. Jusqu'à ce que la batterie s'arrête.

Chapitre 16

Fin de Contrat

Quatre heures douze. Avenue Montaigne.

L'air est saturé d'ozone et de silence. Koster est immobile dans l'ascenseur de service. Les parois en inox brossé reflètent un spectre gris. 1m88. 92 kilos. Un bloc de carbone dans un costume technique noir. Il vérifie la course de la culasse de son Glock 17. Le ressort récupérateur est neuf. Un cycle fluide. Pas de frottement. Il engage un chargeur de dix-sept munitions. Balle dans la chambre. Cran de sûreté absent sur ce modèle. Le doigt reste le long du pontet.

L'ascenseur s'arrête au sixième étage. Les portes s'ouvrent sur un tapis de laine épaisse. Gris anthracite. Le luxe est un isolant phonique efficace.

Koster avance. Son centre de gravité est bas. Ses articulations sont souples. Il ne produit aucun son.

La porte du loft est blindée. Niveau FB6. Résistante aux munitions de guerre. Elle est entrouverte. Un signal. Une invitation. Une erreur tactique délibérée. Koster pousse le battant avec le canon de son arme. L'espace s'ouvre.

Quatre cents mètres carrés de marbre de Carrare et de vide. Les baies vitrées cadrent une tour Eiffel scintillante, inutile. Au fond de la pièce, derrière un bureau de verre noir, la Comtesse attend.

Elle est assise dans un fauteuil Eames. Elle porte un ensemble en soie ivoire. Ses mains, tachées par l'âge et la manipulation de produits chimiques, reposent sur la

surface froide du bureau. Entre elles, un sac plastique transparent. Un kilo de poudre blanche. Le lot Z-4. La mort sous forme de cristaux.

— Tu es en retard, Koster.

Sa voix est un frottement de papier de verre sur de la pierre. Elle ne lève pas les yeux. Elle contemple la marchandise.

Koster ne répond pas. Il scanne la pièce. Angle mort à gauche : une bibliothèque vide. Angle mort à droite : une porte dérobée menant à la suite parentale. Chaleur thermique détectée. Deux corps. Les gardes. Ils attendent le signal.

— J'ai analysé les derniers rapports, continue la Comtesse. Les pertes sont acceptables. Le marché est nettoyé. Les maillons faibles ont été rompus par leur propre avidité. C'est une belle opération de maintenance.

Elle lève enfin les yeux. Ses pupilles sont deux fentes d'obsidienne.

— Il reste un dernier détail, Koster. Un dernier déchet à évacuer.

Elle pousse le sac de cocaïne vers le bord du bureau.

— Prends-le. C'est ta prime. La pureté est absolue.

Koster voit le mouvement. Sous le bureau, la main droite de la Comtesse a pressé un bouton. Un signal silencieux. Dans son dos, la porte de service qu'il vient de franchir s'est verrouillée. Dans la suite parentale, le bruit caractéristique d'une culasse de MP5 qu'on arme.

Koster ne discute pas. Il n'a pas de questions. La trahison est une variable mathématique qu'il a intégrée depuis l'entrepôt de la Chapelle.

Il lève le Glock. L'alignement des organes de visée est instantané. Le guidon est sur le sac de poudre. Le sac est devant le visage de la Comtesse.

— Koster, ne sois pas...

Il presse la détente.

Le percuteur frappe l'amorce. La déflagration est étouffée par le silencieux vissé sur le canon fileté. Un claquement sec. Un bruit de branche cassée.

La balle de 9mm chemisée cuivre quitte le canon à 380 mètres par seconde. Elle percute le plastique du sac Z-4.

L'impact est une explosion miniature. L'énergie cinétique se transfère à la poudre compactée. Le sac se déchire dans une gerbe blanche. Un nuage de mort instantané. La poudre, saturée de cyanure de potassium, est vaporisée dans l'air ambiant.

La balle continue sa trajectoire. Elle traverse le nuage de poussière. Elle pénètre le cartilage nasal de la Comtesse. Elle fragmente l'os ethmoïde. Elle finit sa course dans le lobe occipital, emportant une partie de la boîte crânienne.

Le corps de la vieille femme est projeté en arrière. Le fauteuil bascule. Le sang n'a pas encore eu le temps de couler que le poison, lui, a déjà commencé son travail.

Koster bloque sa respiration. Un réflexe de plongée. Il sait que l'inhalation de ces micro-particules signifie un arrêt respiratoire en moins de deux minutes.

Il se déplace vers le bureau. Ses mouvements sont précis. Il ne regarde pas le cadavre. Il saisit le Grand Livre. Un carnet relié de cuir noir posé à côté du clavier. Les noms. Les dates. Les coordonnées GPS des laboratoires de repli.

Dans la pièce d'à côté, les pas des gardes s'accélèrent. Ils ont entendu le choc du fauteuil.

Koster active la sécurité incendie du loft. Il brise le verre du boîtier mural avec la crosse de son arme. Les diffuseurs au plafond libèrent un brouillard de gaz inerte. Le Halon 1301. Conçu pour éteindre les feux sans endommager l'électronique. Mais ici, il servira à plaquer le nuage de cyanure au sol.

Il se dirige vers la sortie.

Les deux hommes en costume noir surgissent de la chambre. Ils portent des MP5. Ils voient le brouillard. Ils voient le corps de la Comtesse. Ils voient Koster.

Ils ne voient pas le danger microscopique.

Le premier garde inspire une grande goulée d'air pour hurler un ordre. Ses poumons absorbent les cristaux de Z-4 en suspension. Ses yeux se révulsent instantanément. Ses muscles se tétanisent. Il s'effondre, les mains à la gorge. Ses ongles griffent le marbre.

Le second garde s'arrête. Il comprend. Trop tard. Il essaie de reculer, mais l'hypoxie chimique frappe son système nerveux central. Ses jambes se dérobent. Il tombe sur le corps de son collègue.

Koster est déjà au niveau de la porte de service. Il utilise une clé magnétique récupérée sur le bureau. Le verrou claque.

Il sort. Il referme derrière lui.

Le couloir est vide. La lumière des néons est blafarde.

Koster marche vers l'escalier de service. Il ne court pas. Courir augmente le rythme cardiaque et la consommation d'oxygène. Il doit purger ses poumons avec précaution. Il expire lentement. Il inspire par le nez, filtrant l'air à travers les poils de ses narines.

Il descend les six étages. Chaque marche est une décompression. La douleur dans sa jambe gauche, une séquelle de l'affrontement au laboratoire, revient. Un élan régulier. Rythmique.

Il débouche dans la cour intérieure. L'air frais de Paris à l'aube le frappe. Il sent l'odeur de la pluie sur le bitume. L'odeur de la vie normale.

Il franchit le porche.

L'Avenue Montaigne est déserte. Les réverbères s'éteignent un à un. Le ciel passe du gris fer au bleu pâle.

Koster retire ses gants en latex. Il les glisse dans une poubelle publique. Il ajuste sa veste. Il vérifie que le Grand Livre est bien en place, contre ses côtes, sous son bras gauche.

Il marche vers la station de métro Franklin D. Roosevelt. Il se fond dans l'ombre des façades haussmanniennes.

Un balayeur municipal pousse de l'eau avec un balai de plastique vert. Le bruit est apaisant. Une purge hydraulique.

Koster s'arrête devant une bouche d'égout. Il sort son téléphone jetable. Un modèle basique. Pas de GPS. Pas de données mobiles.

Il compose le numéro de la cellule de crise.

La sonnerie retentit trois fois. Une voix d'homme, neutre, décroche.

— Oui.

— C'est Koster.

— Rapport.

— Lot Z-4 intercepté. Source neutralisée. Dispatcher éliminé.

— Le Grand Livre ?

— En ma possession.

Un silence à l'autre bout du fil. Le son d'un clavier qu'on tapote.

— Position de récupération ?

Koster regarde une affiche publicitaire pour un parfum de luxe. Une femme aux yeux vides fixe le néant.

— Porte de la Chapelle. Dans une heure. Sous le périphérique.

— Compris. Ne bougez pas du point de rendez-vous après l'heure fixée. L'extraction sera définitive.

— Je sais, dit Koster.

Il raccroche. Il retire la batterie du téléphone. Il jette les deux morceaux dans la bouche d'égout. Ils disparaissent dans les eaux noires de la ville.

Il descend les marches du métro. L'odeur d'ozone et de métal chaud lui rappelle le laboratoire. Le carrelage blanc des stations est une grille chirurgicale.

Il prend la ligne 1. Changement à Châtelet pour la 4. Direction Nord.

Le wagon est presque vide. Un ouvrier en bâtiment dort, la tête contre la vitre. Une infirmière de nuit lit un livre de poche. Ils ne voient pas Koster. Ils voient un homme en costume qui va travailler.

Il s'assoit. Il pose ses mains sur ses genoux. Elles ne tremblent pas. Ses battements de cœur sont stabilisés à 60 pulsations par minute.

Il regarde son reflet dans la vitre du wagon. Son visage est une carte topographique de la violence. La cicatrice sur sa mâchoire semble plus blanche sous les néons.

Il pense à la Comtesse. À la manière dont son crâne a cédé sous la pression de la munition. À la manière dont la poudre blanche s'est mélangée à sa peau flasque.

L'Organisation a essayé de fermer le dossier en le supprimant. Il est le dernier témoin. Le dernier vecteur du poison.

Il sait que le rendez-vous à la Porte de la Chapelle n'est pas une extraction. C'est une exécution. Ils enverront une équipe de nettoyage pour récupérer le livre et effacer l'exécuteur.

Koster sort une petite fiole de sa poche gauche. L'atropine. Il la regarde un instant. Un antidote inutile contre le plomb, mais efficace contre certains gaz.

Il la remet en place.

Il descend à la station Porte de la Chapelle.

La lumière ici est différente. Plus crue. Plus sale. Les piliers du périphérique surplombent le paysage comme les jambes d'un géant de béton. Les campements de fortune s'étendent dans l'ombre.

Koster marche vers le point de rendez-vous. Sous l'échangeur. Là où le bruit des voitures au-dessus devient un grondement permanent. Un cœur de métal qui bat pour une ville qui ignore qu'elle a failli mourir cette nuit.

Il s'adosse à un pilier. Il attend.

Au loin, les phares d'une berline noire approchent. Vitres teintées. Moteur silencieux.

Koster sent la fiole d'atropine dans sa poche. Il sent le poids du Grand Livre contre son flanc.

Il n'a plus besoin de respirer avec précaution.

La berline s'arrête à dix mètres de lui. Les portières s'ouvrent en même temps. Quatre hommes. Canons longs.

Koster détache sa montre. Il la pose sur le sol.

Le temps de la logistique est terminé.

Le temps de la balistique commence.

Il sort son Glock. Il n'est plus un outil. Il est le point de rupture.

La ville peut respirer. Lui, il va enfin arrêter de compter les balles.

Fin de contrat.

Chapitre 17

Nettoyage par le Vide

Le terminal de la Porte de la Chapelle est une zone morte. Quatre corps gisent sous l'échangeur. La trajectoire des douilles de 9mm dessine un arc de cercle parfait sur le goudron gras. Koster ne regarde pas les visages. Les visages sont des variables inutiles. Seul le résultat compte.

Il consulte sa montre. 05h48.

Il quitte la zone. La berline noire des exécutants de la Comtesse brûle déjà. Un cocktail Molotov improvisé avec le carburant du réservoir et un fragment de chemise. Le feu efface les empreintes. Le feu est un excellent solvant.

Dix minutes plus tard, il s'arrête devant l'immeuble du 8ème arrondissement. Façade haussmannienne. Pierre de taille. Fenêtres à crémone. Derrière le luxe, le centre névralgique de la logistique. Le bureau de la Comtesse. C'est ici que le Grand Livre a été conçu. C'est ici que le lot Z-4 a été routé.

Koster entre par le garage. Le code de service n'a pas été changé. L'arrogance est une faille de sécurité majeure.

Il gravit les escaliers de service. Rythme cardiaque : 72 battements par minute. Constant. Ses semelles en caoutchouc ne produisent aucun son sur le béton. Il atteint le quatrième étage. La porte blindée est équipée d'un lecteur biométrique et d'un clavier à code.

Il ne tape pas le code. Il sort une charge de rupture linéaire de son sac technique. Un

ruban souple d'explosif plastique. Il l'applique sur les gonds. Une détonation sourde, comme un coup de poing dans un oreiller. La porte bascule.

L'air est saturé d'une odeur de cire de sol et de papier glacé. Le silence est épais. Trop épais.

Koster progresse dans le couloir. Canon du Glock 17 en avant. Lampe tactique éteinte. Il utilise la lumière résiduelle des lampadaires de la rue qui filtre à travers les persiennes.

Le bureau de la Comtesse est vide. Sur le bureau en acajou, une tasse de thé encore tiède. Elle est partie il y a moins de cinq minutes. Elle a laissé le système tourner. Au milieu de la pièce, une console de verre supporte trois écrans. Le Grand Livre est là, sous forme numérique. Des colonnes de noms, d'adresses, de quantités.

Le lot Z-4 clignote en rouge.

Koster ne s'assoit pas. Il sort une clé USB de sa poche. Un extracteur de données à écriture unique. Il l'insère. La barre de progression avance. 12%. 24%.

Il lève les yeux vers le plafond. Le système d'extinction d'incendie est de type HI-FOG. Haute pression. Micro-gouttelettes. C'est exactement ce qu'il lui faut. Le cyanure de potassium est une poudre cristalline. Dans l'air, il peut stagner. L'eau sature les molécules. Elle les entraîne au sol. Elle neutralise la menace respiratoire immédiate.

Il repère le boîtier manuel de déclenchement. Une vitre rouge. Un levier noir.

Sa main s'arrête. Un bruit de froissement derrière lui.

Koster pivote. Le mouvement est purement mécanique. Ses hanches tournent, son

torse suit, le pistolet s'aligne.

Un homme se tient dans l'encadrement de la porte de la kitchenette. Un "nettoyeur". Un collègue. Il porte la même tenue technique que Koster. Le même regard vide. Dans sa main droite, un Sig Sauer P226 équipé d'un modérateur de son.

« La Comtesse a dit que tu serais ponctuel », dit l'homme. Sa voix est neutre. Une machine qui parle à une autre machine.

Koster ne répond pas. Les mots sont des pertes d'énergie.

L'homme sourit. Une contraction musculaire sans joie. « Le contrat a été mis à jour, Koster. Tu n'es plus l'effaceur. Tu es la trace. »

Koster presse la détente. Deux fois. Centre de masse.

L'homme tire une fraction de seconde plus tard.

La balle de l'inconnu siffle à l'oreille de Koster et vient se loger dans le dossier en cuir du fauteuil de la Comtesse. Les deux balles de Koster percutent le sternum de sa cible. Le corps est projeté en arrière. Il heurte le distributeur d'eau. Le plastique craque. L'eau commence à se répandre sur le sol.

Koster ne vérifie pas le pouls. Il a vu l'impact. Les orifices d'entrée étaient serrés. Les poumons sont détruits. La mort est une certitude mathématique.

Il revient à la console. La clé USB affiche 100%. Il l'arrache.

Maintenant, la phase finale.

Il frappe la vitre du boîtier incendie avec la crosse de son arme. Le verre éclate. Il tire

le levier.

Un sifflement strident emplît la pièce. Les pompes haute pression s'activent dans les sous-sols. Trois secondes plus tard, les buses au plafond explosent. Une brume glaciale et dense envahit le bureau.

L'eau n'est pas une averse. C'est une suspension. Un brouillard qui pèse des tonnes. Koster sent l'humidité pénétrer son vêtement technique. Les écrans grésillent. Des arcs électriques bleus dansent sur le clavier. L'odeur d'ozone remplace celle de la poussière.

Il se dirige vers le rack de serveurs situé dans le placard technique.

Huit unités de stockage. Les disques durs contiennent l'historique complet de l'Organisation. Les clients. Les fournisseurs. Les politiciens achetés. Les meurtres commandités.

Koster sort une pince monseigneur de son sac. Il fait levier. Les tiroirs métalliques cèdent. Il extrait les disques un par un. Il ne les garde pas. Il les jette dans un sac en Kevlar.

Le brouillard d'eau devient une pluie fine. Le sol est glissant.

Koster sort une petite bouteille de thermites liquides. Il en verse le contenu dans les fentes vides du rack. Il active le détonateur thermique.

Une lumière blanche, aveuglante, déchire la brume. La chaleur est instantanée. 3000 degrés. Le métal des circuits imprimés fond. Les données se transforment en scories liquides. Le disque dur physique n'existe plus. Les sauvegardes sont vaporisées.

Koster recule vers la sortie. Ses yeux brûlent. L'eau et la chaleur créent une

atmosphère de sauna mortel.

Il repasse devant le corps du nettoyeur. Le sang de l'homme se mélange à l'eau de la fontaine et à la brume des sprinklers. Un rose pâle qui s'écoule vers les bouches d'évacuation.

Koster s'arrête. Il cherche quelque chose.

Il trouve le téléphone de l'homme. Un modèle crypté. Il le ramasse.

Un message s'affiche sur l'écran verrouillé : *« Terminé ? »*

L'expéditeur est anonyme. Mais Koster connaît la syntaxe. La Comtesse.

Il tape deux lettres : *« OK »*.

Il pose le téléphone sur la poitrine du cadavre. Il quitte l'appartement.

Il redescend les escaliers. Chaque muscle de son corps réclame du repos. Son cerveau ignore la plainte. Il reste des protocoles à respecter.

Dans le garage, il retrouve sa voiture. Une berline grise, banale, immatriculée dans un autre département. Il place le sac contenant les disques durs sur le siège passager. Il sort un bidon d'acide chlorhydrique du coffre. Il le verse sur le sac. Le plastique fond. Les disques sont rongés. Dans une heure, ils ne seront plus que des briques de métal inutile.

Il s'installe au volant.

Il regarde l'heure. 06h02.

L'horizon commence à blanchir au-dessus des toits de Paris. Une ligne de lumière sale qui sépare la nuit du jour.

Koster démarre. Le moteur ronronne. Pas de vibrations suspectes.

Il roule vers le nord. Il évite les grands axes. Il connaît les angles morts des caméras de surveillance de la préfecture. Il circule dans les veines creuses de la ville.

Il passe devant une boulangerie qui ouvre. Un homme en tablier blanc sort des grilles. L'odeur du pain chaud arrive jusqu'à l'habitacle. Une odeur de vie normale. Une odeur qui n'appartient pas au monde de Koster.

Il atteint le quai de Seine, près de Saint-Denis. L'eau du fleuve est sombre, lourde de débris.

Il s'arrête sur le pont. Il n'y a personne.

Il sort de la voiture. Il prend le sac de disques durs, maintenant réduit à une masse informe et fumante. Il le lance par-dessus le parapet.

Plouf.

Le son est insignifiant. La Seine accepte tout. Les secrets. Les armes. Les corps.

Koster remonte en voiture. Il sort la fiole d'atropine de sa poche. Il la regarde.

Il n'a plus besoin d'antidote. Le poison est dispersé. Les porteurs sont morts. Le Grand Livre est détruit. La Comtesse pense qu'il est mort, ou qu'il va l'être.

Il reste douze minutes avant que le soleil ne soit totalement levé.

Il sort son propre téléphone. Un modèle jetable. Il compose un numéro mémorisé.

Une voix décroche au bout de trois sonneries. Une voix de femme. Pas la Comtesse.
Une voix plus jeune.

« Oui ? » dit-elle.

« C'est fait », dit Koster.

« Et le lot Z-4 ? »

« Neutralisé. »

« La Comtesse ? »

« Elle croit qu'elle a gagné. »

Koster raccroche. Il retire la batterie du téléphone. Il la brise avec une pince. Il jette les morceaux dans une poubelle publique.

Il regarde ses mains. Elles sont propres. L'eau du système d'extinction a tout lavé. Le sang, la poudre, la sueur.

Il ne ressent pas de satisfaction. Il ne ressent pas de soulagement.

Il ressent juste la fin d'un cycle.

Il engage la première. La voiture s'élance sur le périphérique. Il s'insère dans le flux des premiers travailleurs. Des milliers de personnes qui se rendent à leur bureau, ignorant qu'à quelques kilomètres de là, le centre du monde criminel parisien n'est plus qu'un tas de cendres humides.

Le soleil franchit enfin la ligne des immeubles. La lumière est crue. Elle frappe le pare-brise de plein fouet.

Koster baisse le pare-soleil.

La ville dort encore à moitié. Elle respire.

Lui, il continue de rouler. Vers une autre planque. Vers un autre nom. Vers un autre contrat.

Le nettoyage est terminé. Le vide est fait.

Il ne reste plus aucune trace de Koster dans la ville. Jusqu'à la prochaine coupure.

Chapitre 18

Obsolescence

Le moteur de la Renault s'éteint. Le silence s'installe dans l'habitacle. Il est 05h42. Koster attend. Il observe les gouttes de condensation sur le pare-brise. Elles glissent. Elles fusionnent. Elles disparaissent sous le joint en caoutchouc.

L'entrepôt désaffecté se situe à Ivry-sur-Seine. Zone industrielle. Rue des Lampes. Le béton est fissuré. La mousse pousse entre les dalles. L'odeur de gasoil stagne. Un chien aboie au loin, derrière des grillages rouillés.

Koster descend. Ses mouvements sont fluides. Aucune raideur malgré la nuit. Il ouvre le coffre.

Le sac de sport noir est là. Il contient le reste du matériel.

Il retire sa veste tactique 5.11. Il la plie. Il la place au fond d'une benne à métaux dissimulée sous un auvent. Le métal de la benne résonne. Un son sourd. Un son de fin.

Il sort le Glock 17 de son holster de hanche. Il retire le chargeur. Il éjecte la cartouche de la chambre. Le cuivre brille sous la lumière blafarde d'un lampadaire défectueux. Il démonte l'arme. Glissière. Canon. Ressort récupérateur. Carcasse.

Il jette chaque pièce dans des sacs plastiques séparés. Il ajoute du sable. Il scelle les sacs. Il les disperse dans trois conteneurs différents.

L'outil n'existe plus. La fonction a cessé.

Il retire ses chaussures. Des bottes d'intervention. La semelle est usée de manière asymétrique sur le talon externe. Il les abandonne près d'un tas de vieux pneus. Il enfle une paire de baskets grises, achetées en liquide dans un supermarché de banlieue trois jours plus tôt. Marque distributeur. Aucune identité visuelle.

Il regarde ses mains. Les jointures sont rouges. Une coupure nette barre son index gauche. Il ne se souvient pas du moment où il l'a reçue. La douleur est une information. L'information est traitée.

Il sort la fiole d'atropine de sa poche. Le liquide est clair. La dose est létale si injectée sans présence de gaz neurotoxique. Il la fait rouler entre ses doigts. C'est son assurance vie. C'est son bouton d'arrêt d'urgence.

Il la remet dans sa poche de pantalon. Un jean standard. Coupe droite. Couleur neutre.

Il marche vers la Seine.

Le quai est désert. La brume remonte du fleuve. Elle est épaisse. Elle sent le limon et le métal froid. La visibilité tombe à dix mètres. Koster avance à un rythme constant. Trois kilomètres par heure. La vitesse du marcheur urbain sans but.

Il s'arrête devant le garde-corps en fer forgé. La peinture s'écaille sous ses doigts. Il regarde l'eau.

L'eau est noire. Elle coule avec une force tranquille. Des remous se forment autour des piles du pont d'Ivry. Des débris flottent. Un morceau de polystyrène. Une branche morte. Des restes de la ville.

Koster ne sait pas nager.

Il regarde la masse liquide. Pour lui, c'est une surface solide qui refuse de porter son poids. C'est une limite physique. Une barrière absolue. Il ressent une légère pression dans sa poitrine. Ses poumons se contractent. Il inspire l'humidité.

Il est un outil.

Un tournevis n'a pas d'avis sur la vis qu'il serre. Un marteau n'éprouve rien pour le clou. Koster a été utilisé par la Comtesse pour visser, clouer, briser. Le lot Z-4 a été neutralisé. Les corps sont froids. Les traces sont effacées. Le réseau est propre.

Il n'y a plus de main pour tenir l'outil.

La Comtesse pense qu'elle l'a libéré. Elle pense qu'il va disparaître. Elle a raison sur un point : il va disparaître. Mais elle se trompe sur la nature de sa liberté. Koster ne connaît pas la liberté. Il connaît seulement l'absence de contrat.

Le vide est pire que la violence. Le vide est une défaillance système.

Il sort son dernier téléphone jetable. Il regarde l'écran. 06h12.

Il n'y a aucun message. Aucune notification. Le monde continue de tourner sans lui. Le périphérique gronde à quelques centaines de mètres. Les premiers camions de livraison. La logistique de la vie normale. Le pain. Le lait. Le courrier.

Il brise le téléphone. Il laisse tomber les morceaux dans le fleuve. Un petit ploc. Les cercles à la surface sont immédiatement balayés par le courant.

Koster retire son portefeuille. Il contient trois mille euros en coupures de cinquante. Une carte d'identité polonaise au nom de Marek Kowalski. Un permis de conduire assorti.

Il garde l'argent. Il jette les papiers.

Il n'est plus Kowalski. Il n'est plus Koster. Il est une unité biologique sans étiquette.

La brume s'épaissit encore. Elle enveloppe ses jambes. Puis ses hanches. Puis ses épaules. Il devient une ombre parmi les ombres. Un spectre de 92 kilos.

Il commence à marcher le long du quai, vers Paris.

Ses muscles fonctionnent par automatisme. Talon. Plante. Orteils. Propulsion. Il ne regarde plus l'eau. Il regarde l'horizon qui n'arrive pas. La lumière du jour est une menace. Elle expose les détails. Elle crée des témoins.

Il passe sous un pont. L'écho de ses pas est sec. Un clochard dort sous des cartons. L'homme remue. Il grogne. Koster ne ralentit pas. L'homme n'est pas une cible. L'homme n'est pas un obstacle. L'homme n'existe pas.

Le nettoyage est une boucle. On nettoie pour que d'autres puissent salir. On tue pour que d'autres puissent vivre. C'est une mathématique simple. Une entropie contrôlée.

Koster sent la fiole d'atropine contre sa cuisse. Elle est le dernier lien avec son passé. Un résidu de paranoïa. Une peur de mourir par les nerfs, par les gaz, par l'invisible.

Il s'arrête près d'une bouche d'égout. Il hésite.

Ses doigts tremblent. Presque imperceptiblement. Un millimètre de battement. C'est la première fois en dix ans.

Il sort la fiole. Il l'ouvre. Il verse le liquide transparent sur le bitume. Le poison s'écoule entre les rainures de la fonte. Il disparaît dans les entrailles de la ville.

Il jette le verre vide.

L'obsolescence est totale.

Il n'est plus un soldat. Il n'est plus un exécuter. Il est un homme qui marche dans le brouillard.

Un bus passe sur le quai supérieur. Ligne 24. Direction Gare Saint-Lazare. Les vitres sont embuées. On devine des silhouettes assises. Des gens qui ont un nom. Des gens qui ont une destination.

Koster monte l'escalier qui mène à la chaussée. Ses pas sont lourds. Chaque marche est une décision.

Il arrive au sommet. La ville s'étire. Les lumières des immeubles s'allument une à une. Le café des sports ouvre son rideau métallique. Le bruit du métal sur le métal est un coup de feu dans le matin calme.

Koster ne sursaute pas. Il ajuste sa veste anonyme. Il baisse la tête.

Le contrat est terminé.

Le lot Z-4 n'est plus qu'un souvenir chimique dans les rapports de police qui ne seront jamais classés. La Comtesse attendra un signe qui ne viendra jamais. Elle cherchera son outil. Elle trouvera le vide.

Koster s'insère dans la foule qui commence à saturer les trottoirs.

Il est invisible.

Il est efficace.

Il est seul.

La brume matinale finit par le consommer entièrement. Il n'y a pas de générique de fin. Juste le bruit des moteurs qui s'accélèrent et le cri des mouettes sur la Seine.

La ville a déjà oublié Koster.

Le nettoyage est parfait.

FIN

Merci d'avoir lu "Coupure"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)